



HAL
open science

La Vision et l'Analyse chez Schumpeter : une lecture critique en philosophie économique

Tristan Velardo

► **To cite this version:**

Tristan Velardo. La Vision et l'Analyse chez Schumpeter : une lecture critique en philosophie économique. *Economia - History/Methodology/Philosophy*, 2021, 11 (4), pp.577-622. 10.4000/oeconomia.11837 . halshs-04123565

HAL Id: halshs-04123565

<https://shs.hal.science/halshs-04123565>

Submitted on 9 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Œconomia

History, Methodology, Philosophy

11-4 | 2021

Varia

La Vision et l'Analyse chez Schumpeter : une lecture critique en philosophie économique

Vision and Analysis in Schumpeter's Theory: A Reappraisal in Economic Philosophy

Tristan Velardo



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oeconomia/11837>

ISSN : 2269-8450

Éditeur

Association Œconomia

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 577-622

ISSN : 2113-5207

Référence électronique

Tristan Velardo, « La Vision et l'Analyse chez Schumpeter : une lecture critique en philosophie économique », *Œconomia* [En ligne], 11-4 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 31 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oeconomia/11837>



Les contenus d'*Œconomia* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La Vision et l'Analyse chez Schumpeter : une lecture critique en philosophie économique

Tristan Velardo*

Afin de traiter des rapports entre science et idéologie, Schumpeter distingue la Vision, cet « effort de connaissance pré-analytique » qui, par définition, est historiquement et socialement situé et qui constitue une étape nécessaire de la procédure scientifique sur laquelle se bâtit ce qu'il appelle « Analyse ». L'analyse est le travail proprement scientifique et répond, à ce titre à un certain nombre de règles dont l'objectif est de fournir des solutions satisfaisantes aux problèmes posés. Les règles de procédure analytique seraient une solution pour prémunir l'analyse contre une contamination idéologique. Schumpeter développe une conception positive de la science qui s'exprime par l'élimination de l'idéologie et de la philosophie en les reculant dans un moment pré-analytique. Cet article propose une critique de la conception de la science économique de Schumpeter. Dans un premier temps, nous utiliserons la philosophie économique comme outil pour une critique de la séparation entre Vision et Analyse chez Schumpeter. Dans un second temps, nous appliquons les méthodes de la philosophie économique à l'œuvre de Schumpeter afin d'entrevoir une nouvelle porte d'entrée dans son œuvre, celle de la question philosophique originare qui lui sert de leitmotiv : l'émergence de la nouveauté.

Mots-clés : Schumpeter (Joseph A.), vision, analyse, philosophie économique, nouveauté

*Sciences Po Lille / CLERSE UMR 8019, 9 rue Auguste Angellier 59000 Lille (France), tristan.velardo@sciencespo-lille.eu

L'auteur tient à remercier Arnaud Berthoud, Julien Gradoz, Thomas Mueller et Marlyse Pouchol pour leurs relectures et leurs conseils précieux, ainsi que les deux rapporteurs anonymes pour leur travail critique. Cet article est issu de présentations effectuées à la XVIII^{me} conférence de l'Association Charles Gide (Université de Lausanne, 10-12 septembre 2020) et au colloque « Le positif et le normatif dans la pensée économique » (Université de Nantes, en ligne, 16-18 décembre 2020).

Vision and Analysis in Schumpeter's Theory: A Reappraisal in Economic Philosophy

In order to deal with the relationship between science and ideology, Schumpeter distinguishes the Vision, an "effort of pre-analytical knowledge" which is, by definition, historically and socially located and which constitutes a necessary step of the scientific procedure on which is based what Schumpeter calls the "Analysis". The Analysis is strictly scientific work and responds, as such, to a number of rules whose objective is to provide satisfactory solutions to the problems encountered. The rules of analytical procedure would be a solution to prevent the analysis from ideological contamination. Schumpeter thus develops a positive conception of science which is expressed by the elimination of ideology and philosophy by moving them back to a pre-analytical moment. This paper intends to use economic philosophy, first as a tool to make a critical appraisal of the distinction between Vision and Analysis in Schumpeter's work. Indeed, rather than reconstructing a Vision, which would be prior and separate from the Analysis, economic philosophy proposes to grasp the fundamental philosophical questions of economic theories. In doing so, this paper proposes, secondly, to apply the methods of economic philosophy to Schumpeter's work in order to introduce a new entry to his work: the philosophical question running through his work, i.e. the emergence of novelty.

Keywords: Schumpeter (Joseph A.), Vision, Analysis, economic philosophy, novelty

JEL: B15, B25, B41

Le nom de Joseph A. Schumpeter est associé dans les manuels de premier cycle à plusieurs concepts-valises tels que « entrepreneur », « innovation » et « destruction créatrice », comme l'illustre le très court et très approximatif paragraphe de Gregory Mankiw consacré au « processus de destruction créatrice » dans son manuel de macroéconomie (Mankiw, 2015, 299-301) et le réductionnisme opéré par Philippe Aghion dans un livre vantant les mérites de la destruction créatrice (Aghion et al., 2020) ou, plus récemment, la publication en poche de la deuxième partie de *Capitalisme, socialisme et démocratie* sous le titre faussement inédit de *Théorie de la destruction créatrice* (Schumpeter, [1942] 2021). À ce titre, David Reisman a raison de nous mettre en garde contre ces associations rapides de concepts selon lesquelles « Malthus means population. Marx means revolution. Keynes means unemployment. Schumpeter means entrepreneurship » (Reisman, 2004, 3). Bien entendu, Schumpeter place au cœur de son appareil analytique la figure de l'entrepreneur comme support de l'innovation. Mais il est essentiel de reconsidérer son œuvre dans la diversité de ses contributions et non pas de la réduire à quelques mots-clés (Arena et Dangel-Hagnauer, 2002).

Parmi ces contributions, Schumpeter développe des réflexions d'ordre épistémologique sur le statut des sciences en général et de la science économique en particulier. Les développements épistémologiques et méthodologiques de Schumpeter font partie de ces contributions sous-estimées de son œuvre y compris par les historiens de la pensée économique et les épistémologues. Ainsi, Claude Mouchot mentionne Schumpeter en passant (Mouchot, [1996] 2003, 431) et Mark Blaug le cite quelque fois sans s'appesantir sur ses apports méthodologiques propres (Blaug, 1991).

Parmi les problématiques abordées par Schumpeter se situe la question des rapports entre le positif et le normatif en économie, ou pour reprendre ses propres termes, entre la science et l'idéologie. Schumpeter n'a jamais rédigé de traité de méthodologie ou d'épistémologie. Il faut donc rassembler les bribes de son œuvre dans lesquelles il déploie des considérations épistémologiques. Ainsi, les écrits tardifs de Schumpeter, notamment la première partie de l'*Histoire de l'analyse économique*, publiée après sa mort en 1954, et dont il faut garder à l'esprit le caractère inachevé (Boody-Schumpeter, [1954b] 1983) constitue « a synthetical exposition of Schumpeter's methodological convictions » (Asso et Barucci, 1989, 42). Il détaille ces questions dans une série d'articles : une conférence donnée en 1949 intitulée « Science and Ideology » et dans un texte de 1940 intitulé « The Meaning of Rationality in the Social Sciences ». Ceux-ci concentrent ses vues sur le sujet. Plus largement, il convient de mobiliser l'ensemble du corpus schumpétérien : dès son premier ouvrage publié en 1908, et tout au long de publications diverses dans les années 1910 et durant l'entre-deux-guerres (Schumpeter, 1908 ; [1910] 2003 ; 1914 ; [1933] 1991 ; [1940] 1991), Schumpeter n'a jamais cessé de revenir à ces questionnements épistémologiques sur les rapports du positif et du normatif.

Afin de résoudre ce qu'il considère comme le problème de l'infléchissement idéologique au sein de la science, Schumpeter distingue deux moments dans le processus scientifique. Le premier moment, qu'il appelle « Vision, » est un « effort de connaissance pré-analytique » qui, par définition, est historiquement et socialement situé. Le chercheur observe d'un certain point de vue qui est toujours imprégné de biais idéologiques, philosophiques et sociaux. Étape nécessaire de la procédure scientifique, la Vision permet de distinguer les problèmes qui se posent aux chercheurs et donne une fondation sur laquelle se bâtit le second moment que Schumpeter appelle « Analyse. » L'analyse est le travail proprement scientifique et répond, à ce titre à un certain nombre de règles (hypothèses, procédés, théorèmes) dont l'objectif est de fournir des solutions satisfaisantes aux problèmes posés. Les règles de procédure analytique seraient une solution pour prémunir l'analyse contre une contamination idéologique.

Cet article propose une réflexion sur les *rapports* entre le positif et le normatif ou entre l'idéologie et la science dans l'approche

schumpétérienne des sciences en général et de l'économie en particulier. La méthode de la Vision et de l'Analyse permet la mise hors jeu de tout élément étranger à la procédure scientifique : l'idéologie, mais aussi la philosophie, les croyances, etc. Schumpeter déploie ainsi une conception positive de la science, c'est-à-dire une science dépourvue de toute normativité.

Situé en histoire de la pensée économique, cet article se double d'une approche en philosophie économique et en méthodologie de la science économique. Contrairement à la démarche schumpétérienne qui consiste à « diviser au couteau » (Rosier, 1985) un moment de la Vision et un moment de l'Analyse, la pratique de la philosophie économique dévoile les présupposés philosophiques présents plus ou moins explicitement dans la théorie économique. Nous nous inscrivons dans la lignée de travaux récents qui témoignent d'un regain d'intérêt pour la philosophie économique entendue comme une méthode d'analyse des textes à la croisée de l'histoire de la pensée et de la théorie économique (Mardellat, 2013 ; Campagnolo et Gharbi, 2017 ; 2019). Selon cette « tradition francophone »¹ (Campagnolo et Gharbi, 2017, 34), la philosophie économique est un ensemble d'outils et d'approches permettant d'élaborer une méthode d'investigation capable de déceler les implications philosophiques des théories économiques.

La philosophie économique nous permet de mettre en lumière les limites de la théorie schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse et d'en proposer une analyse critique. La philosophie économique entend démontrer que la *Weltanschauung* d'un économiste n'est pas située en amont de son œuvre théorique et ne saurait en être séparée aussi aisément que le prétend Schumpeter. La « pensée du monde » véhiculée par chaque économiste transpire par tous les pores de son œuvre analytique. Enfin et de manière plus générale, cette réflexion menée sur Schumpeter est l'occasion d'interroger le métier d'économiste et de chercheur notamment dans ses rapports entre prénotions et science, entre engagement et recherche, thématiques certes aussi anciennes que les sciences sociales mais dont la vive actualité témoigne d'une interrogation toujours constante (Heinich, 2021).

Si les rapports entre la Vision et l'Analyse chez Schumpeter ont été largement commentés (Rosier, 1985 ; Shionoya, 2005c ; Heilbroner et Milberg, 1995 ; Andersen, 2009), il n'en va pas de même de la place de la *philosophie* dans la conception schumpétérienne des sciences (à l'exception notable de Aufricht, 1958, 401). Dans la mesure où cet article entend questionner les implications philosophiques des concepts schumpétériens de la Vision et de l'Analyse, il est primordial d'interroger le statut que Schumpeter, lecteur vorace et éclectique, réserve à la philosophie dans la construction des discours scientifiques.

¹ Nous reviendrons en 3.2 sur la tradition francophone en philosophie économique.

Cette démarche de philosophe-économiste permet de proposer une nouvelle porte d'entrée à l'œuvre de Schumpeter et, ce faisant, questionne la manière traditionnelle d'aborder les concepts de l'économiste autrichien. La mise en question de l'approche schumpétérienne des sciences, notamment sur les rapports du positif et du normatif, à l'aide de la philosophie économique permet de passer par un autre chemin que la traditionnelle trinité entrepreneur-innovation-crédit. Plutôt que de reconstruire une Vision, laquelle serait préalable et séparée de l'Analyse, la philosophie économique fait le pari de saisir les questionnements philosophiques fondamentaux et transversaux, lesquels sont permanents dans la théorie économique. La problématique philosophique générale à laquelle répond l'œuvre de Schumpeter est celle de *l'émergence de la nouveauté* dont l'entrepreneur et l'innovation apparaissent comme des cas particuliers appliqués à la sphère économique.

Pour ce faire, il est nécessaire de faire un détour par la conception schumpétérienne de la science (section 1) afin de mettre en avant la définition et la conception positive proposée par Schumpeter. Cette conception le conduit à développer une méthode en deux temps entre la Vision et l'Analyse (section 2) dont le but est précisément d'articuler les rapports entre idéologie et science. Procédant avec la philosophie comme avec l'idéologie, Schumpeter entend ôter toute dimension normative au discours scientifique. Cependant, nous utiliserons la philosophie économique pour montrer les limites d'une telle méthode (section 3) et pour envisager une nouvelle porte d'entrée à l'œuvre de Schumpeter qui saisit la problématique philosophique de son œuvre : l'émergence de la nouveauté.

1. La conception schumpétérienne de la science

1.1 La science comme « connaissance outillée »

Dans sa monumentale *Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter pose la question « l'économie est-elle une science ? » et finit par répondre sans équivoque : « L'économie est évidemment une science, en conformité avec notre définition du mot » (Schumpeter, [1954a] 1983, 31). Dans un article de 1933, Schumpeter partage le *credo* des économistes : « We have no common credo beyond holding : first, that economics is a science, and secondly, that this science has one very, important quantitative aspect » (Schumpeter, [1933] 1991, 100). Les questions « *Qu'est-ce qu'une science ?* » et « *Comment la pratique-t-on ?* » sont donc constamment réitérées par Schumpeter. La définition schumpétérienne de la science se déploie en plusieurs étapes et se révèle, de son propre aveu, « a very wide definition » (Schumpeter, [1950] 1989, 47) :

Toute espèce de connaissance qui a fait l'objet d'efforts conscients pour l'améliorer est une science. De semblables efforts entraînent des habitudes d'esprit – méthodes ou "techniques" qui passent la portée des habitudes

mentales et de la connaissance concrète de la vie quotidienne. (Schumpeter, [1954a] 1983, 30)

Et :

Est science tout domaine de connaissance qui a mis au jour des techniques spécialisées de recherche des faits et d'interprétation ou d'inférence (analyse). (*ibid.*)

Et, dans des formules plus lapidaires : « la science est raffinement du sens commun », « la science est une connaissance outillée » (*ibid.*) ou, plus concis encore, « science is technique » (Schumpeter, [1949] 1991, 273).

Ce « raffinement du sens commun » ou cette « connaissance outillée » passe par la maîtrise d'un certain nombre de techniques et d'outils propres au scientifique qui, par voie de conséquence, sont ignorés du profane, et à l'aide desquels le scientifique s'en distingue. Schumpeter propose une définition large de « technique » : « la simple maîtrise des faits d'un domaine donné, acquise systématiquement et dépassant l'ordre des connaissances qui s'acquiert en travaillant dans ce domaine, suffit à atteindre le niveau scientifique » (Schumpeter, [1954a] 1983, 36). En ce qui concerne l'économie, les techniques sont l'histoire, la statistique et la théorie (*ibid.*, 36-46). À ces techniques, Schumpeter ajoute « un quatrième domaine fondamental qui complète les trois autres » (*ibid.*, 47) : la sociologie économique. En effet, l'analyse schumpétérienne du capitalisme « is strongly institutional in character » (Schumpeter, [1939] 2017, 144). Ainsi, *tout l'édifice théorique schumpétérien possède un cadre institutionnel* (Clemence et Doody, 1950 ; Arena et Dangel-Hagnauer, 2002 ; Ebner, 2003 ; Festré et Nasica, 2009). Ce cadre institutionnel n'est pas directement un objet pour l'analyse économique et appelle à ce titre un quatrième domaine – que Schumpeter ne qualifie toutefois pas de « technique » :

Quand nous introduisons l'institution de la propriété privée ou de la liberté de contrat, ou à l'inverse une réglementation gouvernementale plus ou moins poussée, nous introduisons des faits sociaux. (Schumpeter, [1954a] 1983, 47)

L'étude des institutions, en tant qu'elles sont des faits sociaux, relève de la sociologie. Mais Schumpeter conçoit la sociologie économique comme étant complémentaire et se situant « au-delà de l'analyse économique pure » (*ibid.*, 48) :

L'analyse économique traite des questions relatives au comportement des individus en tout instant et à la nature des effets économiques qu'ils engendrent par ce comportement ; la sociologie économique s'occupe de savoir comment ils en vinrent à adopter ce comportement. (*ibid.*)

Bien que Schumpeter ne considère pas la sociologie économique comme une « technique » au même niveau que la théorie, l'histoire et la statistique, elle n'en demeure pas moins essentielle à l'explication

schumpétérienne du capitalisme. La sociologie est mobilisée à de multiples reprises dans son œuvre tant sur les classes sociales et l'impérialisme (Schumpeter, [1919–1927] 1984) que sur la monnaie (Schumpeter, [1970a] 2005 ; [1970b] 2005). Dans *Théorie de la monnaie et la banque*, Schumpeter ouvre son analyse par une sociologie de la monnaie, car cette dernière est entendue comme une institution (Tichy, 1984 ; Messori, 1997 ; Lakomski-Laguerre, 2002 ; 2016) :

Le système monétaire est exactement, comme toute autre institution économique, un rouage du processus social total et, en tant que tel, il relève aussi bien de la théorie économique que de la sociologie. (Schumpeter, [1970a] 2005, 49)

Malgré l'importance certaine de la sociologie dans l'œuvre de Schumpeter et son insistance sur la nécessité d'y recourir, il semble lui donner un statut à part vis-à-vis des trois premières techniques, comme le suggère Elizabeth Boody-Schumpeter : « à strictement parler, il n'existe que trois de ces techniques (Histoire Économique, Statistique, "Théorie") tandis que la Sociologie Économique *peut* en être une quatrième » (Boody-Schumpeter, [1954a] 1983, 598). En effet, Schumpeter rappelle, après avoir présenté la sociologie économique :

La somme globale des techniques historiques, statistiques et théoriques qui ont été esquissées ci-dessus, et des résultats qu'elles aident à atteindre, nous l'appellerons économie (scientifique). (Schumpeter, [1954a] 1983, 48)

De plus, comme le rappelle Hans Aufricht, Schumpeter mobilise assez peu la « sociologie économique » : « Schumpeter ... did not carry out, in a systematic manner, his intention to treat "economic sociology" as a "fourth fundamental field" of economic analysis in the broader sense » (Aufricht, 1958, 427). En effet, la sociologie économique se situe en dehors de l'analyse économique, en dehors de la définition de l'économie en tant que science. Par-là, elle relève davantage d'une autre discipline, à savoir la sociologie générale. Chez Schumpeter, la sociologie économique apparaît donc comme un outil complémentaire à l'analyse économique et s'avère d'une importance capitale pour comprendre les institutions économiques, mais ne fait pas partie des *techniques* de la science, à l'inverse de l'histoire, la statistique et la théorie (Kurtakko, 2014, 49).

1.2 *Le profane, le praticien et le théoricien*

L'émergence de l'économie comme science autonome se fonde sur la distinction entre les représentations de l'activité économique du sens commun d'une part et les représentations *formelles et rationalisées* du scientifique d'autre part. Ce processus de rationalisation (Steiner, 1998) est connu des historiens de la pensée économique et Schumpeter en donne une illustration claire. Le « thème schumpétérien » pour reprendre l'expression de Philippe Steiner implique que « la constitution

de la science économique passe par un processus de rationalisation formelle de la connaissance économique, processus au cours duquel s'opère une mise à l'écart des exigences pratiques immédiates et des représentations qui leur sont liées » (*ibid.*, 13). Le scientifique se démarque du profane par la maîtrise d'une série de techniques particulières. Dans une première version de l'introduction de *l'Histoire de l'analyse économique*, restée inédite jusqu'en 1989, Schumpeter confirme que « it is the technique which makes a science – the technique and the command of facts unearthed or marshalled or interpreted by that technique » (Schumpeter, [1950] 1989, 47). Toutefois, la simple maîtrise des techniques ne suffit pas à faire la science. En effet, la théologie médiévale, par exemple, entretient également un rapport aux faits et maîtrise un certain nombre de techniques particulières, sans pour autant être une science. À la maîtrise des techniques, il faut ajouter, pour qualifier une science, une « forme particulière de rationalité » (*ibid.*, 48) caractéristique de la démarche scientifique. Cette rationalité se distingue par « une attitude critique croissante concernant ce qui devrait être accepté comme fait ou comme preuve » (Schumpeter, [1950] 1989, 47). Ce thème est développé dans un texte intitulé « The Meaning of Rationality in the Social Sciences » (Schumpeter, [1940] 1991). Schumpeter y propose une réflexion sur la nature de la « rationalité scientifique » commune, selon lui, à toutes les sciences et définit la rationalité du chercheur comme suit :

The scientific analyst or observer of any set of phenomena will always try to behave rationally toward the subject matter of his research whatever that subject matter will be, and his fundamental procedure will always be amenable to description by rules that apply to all cases of analytic endeavor. This we shall call observer's rationality. (*ibid.*, 316)

Ainsi, la rationalité du chercheur suppose deux attitudes : le respect de la règle de l'inférence logique d'une part : « Scientific procedure must necessarily reject all forms of thought that are in conflict with the rules of logic or cannot, in principle at least, be tested by these rules » (*ibid.*) ; et une certaine aversion envers les données extra-empiriques d'autre part :

Aversion to introducing any entities that cannot be observed or experimentally produced is part of the scientific attitude only so far as it is based on the principle of economy in description. (*ibid.*)

Le principe d'économie dont traite ici Schumpeter renvoie à une définition de la science « as the endeavor to describe phenomena we happen to be interested in, in the way most economical with reference to an assigned degree of accuracy » (*ibid.*). Cette rationalité scientifique est concomitante du développement du capitalisme selon Schumpeter à tel point qu'il considère que « la science moderne est un produit du processus capitaliste » (Schumpeter, [1950] 1989, 48). Ainsi, la science se caractérise par la maîtrise de techniques, par une rationalité propre

et par un principe d'économie en vertu duquel il faut expliquer le maximum de phénomènes par un minimum d'hypothèses : « le moyen le plus économique de faire une description ou, en d'autres mots, le moyen optimal d'expliquer un phénomène. » (Schumpeter, [1940] 1991, 317)

Cette « mise à l'écart » de la pensée économique du profane et du praticien est d'autant plus claire chez Schumpeter qu'il n'en détaille pas le contenu ni la forme. Il se contente d'en distinguer l'analyse économique qu'il renvoie à une maîtrise de techniques allant jusqu'à comparer le scientifique à un ouvrier : « L'ouvrier scientifique, lorsqu'il aborde les choses avec son outillage, est comme le maçon qui frappe sur un mur qu'il est appelé à réparer » (Schumpeter, [1932] 1952, 607)². L'insistance sur la distinction entre le savoir économique du profane et la connaissance outillée du scientifique conduit Schumpeter à proposer une *définition sociologique* de la science :

Est une science tout domaine de connaissance où des hommes, nommés chercheurs, hommes de science ou spécialistes, se vouent à l'amélioration du capital existant de faits et de méthodes et, au long de ce processus, acquièrent en ces deux points une maîtrise qui les différencie du "profane" et finalement aussi du simple "praticien". (Schumpeter, [1954a] 1983, 31)

Dans *l'Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter va plus loin et sépare très nettement *l'analyse économique* de la *pensée économique* d'une part et de *l'économie politique* d'autre part.

La *pensée économique* renvoie à une définition large d'un ensemble de discours qui ont trait à l'économie. Elle désigne « la somme totale de toutes les opinions et de tous les souhaits concernant des questions économiques, concernant surtout la politique des États relativement à ces questions, qui en tout temps et en tout lieu, hantent l'esprit de chacun » (Schumpeter, [1954a] 1983, 70). Ce niveau de discours correspond au savoir diffus et pratique de « l'homme de la rue » (Schumpeter, [1950] 1989, 54), c'est-à-dire du profane et du praticien et renvoie, de manière générale, au « commonsense knowledge about the everyday facts of economic life », « this body of thoughts is essentially extra-scientific » (*ibid.*).

Quant à *l'économie politique*, elle renvoie plus précisément à « un exposé d'un ensemble complet de politiques économiques que son auteur recommande sur la foi de certains principes unificateurs (normatifs), tels que les principes du libéralisme, du socialisme, etc. » (Schumpeter, [1954a] 1983, 69). Ainsi Schumpeter considère, par exemple, que la *Théorie générale* de Keynes relève de l'économie politique « for everywhere he really pleads for definite policy, and on every page the ghost of that policy looks over the shoulder of the analyst, frames his

² « Der wissenschaftliche Arbeiter, der mit seinem Rüstzeug an die Dinge herangeht, gleicht einem Maurer, der an einer Mauer herumklopft, die er auszubessern hergerufen ist. »

assumptions, guides his pens » (Schumpeter, [1936] 1991, 160). Sa volonté d'établir une définition positive de la science économique – c'est-à-dire exempte de toute implication normative – conduit Schumpeter à se départir des prescriptions d'ordre politique et à se prémunir, autant que faire se peut, de tout jugement de valeur dans l'exercice de la science. La confusion des genres empêche les avancées scientifiques. « Les économistes, poursuit Schumpeter, cédèrent à leur penchant marqué à se mêler de politique, à colporter des recettes politiques, à se présenter sous les traits des philosophes de la vie économique, et ce faisant, ils négligèrent le devoir d'affirmer explicitement les jugements de valeur qu'ils introduisaient dans leur raisonnement » (Schumpeter, [1954a] 1983, 46). Ce niveau de discours est donc différent du savoir du praticien et du profane et s'apparente davantage au savoir du politicien et du conseiller du Prince.

Enfin, *l'analyse économique* est définie comme l'ensemble « des recherches intellectuelles que l'homme a menées en vue de comprendre les phénomènes économiques ou, ce qui revient au même, [...] des aspects analytiques ou scientifiques de la pensée économique » (*ibid.*, 25). L'analyse économique est donc assimilée par Schumpeter à la science économique (Aufricht, 1958, 388). Cette délimitation drastique de l'analyse économique entre plus généralement dans un contexte d'autonomisation de la science économique. Le jeune Schumpeter écrit dans un contexte plus général de reconfiguration de la science économique. En effet, en Europe, la science économique se trouve, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, dans un processus de redéfinition et de relégitimation après la rupture opérée par le tournant marginaliste d'avec les Classiques et l'économie politique. Ce dernier niveau correspond en propre au savoir du scientifique ou du savant.

Cette tripartition schumpétérienne de la science économique s'inspire directement de l'ouvrage canonique de John Neville Keynes publié en 1890, *The Scope and Method of Political Economy*, véritable livre de chevet de toute une génération d'économistes (Mongin, 2000, 344)³. À lire l'ouvrage, il est possible de découvrir une inspiration certaine de Schumpeter sur la méthodologie.

³ Schumpeter lui-même admet dans *l'Histoire de l'analyse économique* : « Nous devons signaler l'excellent ouvrage de J. N. Keynes, qui régla la plupart de ces questions méthodologiques dans un esprit de raisonnable impartialité et à la satisfaction du monde professionnel. Pendant deux décennies, ce livre a occupé une position d'autorité qu'il méritait parfaitement. On peut en recommander la lecture, même après tant d'années, à cause de ses mérites aussi bien que de son succès » (Schumpeter, [1954c] 1983, 106). Schumpeter ne tarit pas d'éloge sur ce qu'il considère comme un « livre admirable » (*ibid.*, n. 1, p. 561), « une des meilleures méthodes de l'économie jamais écrites » (*ibid.*, 561) : « il a si bien su garder son sens critique au milieu des vagues et des brisants d'un demi-siècle de controverses sur ces problèmes qu'aujourd'hui encore il serait difficile de mieux faire que de le choisir comme guide pour étudier la méthodologie » (*ibid.*, n. 1, p. 561).

Comme le rappelle Philippe Mongin, John Neville Keynes est le premier à soumettre la science économique à la distinction du positif et du normatif (Mongin, 2018, 3). J. N. Keynes pose la question de la dimension pratique et politique de la science économique : « Is it a positive science concerned exclusively with the investigation of uniformities, or is it an art having for its object the determination of practical rules of action ? » (Keynes, [1917] 1999, 20). Il propose une tripartition fondée sur la « distinction between economic uniformities, economic ideals, and economic precepts » (*ibid.*). Autrement dit, la science économique se divise en trois branches, l'économie positive, l'économie normative et l'art :

Positive science may be defined as a body of systematized knowledge concerning what is ; a *normative* or *regulative* science as a body of systematized knowledge relating to criteria of what ought to be, and concerned therefore with the ideal as distinguished from the actual ; an art as a system of rules for the attainment of a given end. The object of a positive science is the establishment of uniformities, of a normative science the determination of ideals, of an art the formulation of *precepts*. (*ibid.*, 22)

L'économie positive dit *ce qui est* et a pour objectif de mettre au jour des *régularités* ; l'économie normative dit *ce qui doit être* et a pour objectif la mise au jour des *idéaux* ; l'art énonce des *règles* en vue d'une certaine *fin* et a pour objectif la formulation de *préceptes*. Tout comme Schumpeter, John Neville Keynes élargit le spectre de l'économie en trois branches sans pour autant en disqualifier aucune. J. N. Keynes admet que « it is both possible and desirable to discuss economic uniformities independently of economic ideals, and without formulating economic precepts » (*ibid.*). Ainsi, il est possible d'établir une indépendance entre les régularités économiques et les idéaux et les préceptes. Autrement dit, il est possible d'établir une distinction entre une science positive et une science normative en économie. Toutefois, J. N. Keynes poursuit ses réflexions sur l'économie appliquée à propos de laquelle Schumpeter est relativement muet. La position de Schumpeter n'est donc nullement originale en économie et se situe plutôt dans une tradition positive caractéristique de l'époque et dont l'*innovation intellectuelle* revient à John Neville Keynes (Mongin, 2018, 8) : « It is not, however, the function of the science to pass ethical judgments ; and political economy, as regarded as a positive science, may, therefore, be said to be independent of ethics » (Keynes, [1917] 1999, 32).

Dès son premier ouvrage publié en 1908, *Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie*⁴ dont le titre peut se traduire par *Essence et contenu principal de l'économie théorique*, Schumpeter entend proposer une délimitation rigoureuse du domaine de la science

⁴ Traduit en 2010 en anglais sous le titre *The Nature and Essence of Economic Theory*, l'ouvrage ne connaît pas à ce jour de traduction française. Les traductions françaises sont de l'auteur.

économique pour saisir « le noyau de l'économie⁵ » (Schumpeter, 1908, 423) en vue de dégager une « province indépendante et autonome dans le royaume des sciences » (*ibid.*)⁶. Il prêche une « doctrine Monroe de l'économie » (*ibid.*, 536) – selon laquelle la science économique est autonome quant à ses méthodes et ses procédures, mais également quant à son domaine. L'indépendance de la science économique est la condition préalable à l'émergence de problématiques et de systèmes de concepts qui lui soit propre (Schumpeter, [1910] 2003, 58).

Cette « déclaration d'indépendance » passe par l'exclusion de questions qui ne relèvent pas de la science économique. Schumpeter rejette donc 1) toute tentative d'œcuménisme scientifique : rassembler toutes les sciences sociales en une science unitaire serait un obstacle au progrès scientifique ; et 2) tout recours à d'autres sciences ou tout empiètement sur le domaine des autres sciences. « On n'insistera jamais assez sur les mises en garde contre ses phrases trompeuses ni sur l'urgence à prêcher une sorte de doctrine Monroe de l'économie » (Schumpeter, 1908, 536)⁷.

1.3 Une conception positive de la science

Schumpeter déploie une *définition positive* de l'économie en ce qu'elle est indépendante des autres sciences, mais aussi indépendante de tout contenu métaphysique ou de jugement de valeur, en un mot, de toute normativité. Plus spécifiquement, Schumpeter en appelle à « keep apart science and politics, knowledge and wishes » (Schumpeter, [1910] 2003, 62). Les conséquences sociales et politiques de la science ne concernent pas directement le scientifique. « We do not judge socio-political attempts to change existing income distribution ... we do not care whether there are normal or abnormal, desirable or deplorable conditions or whether they all have the same relative justification » (Schumpeter, [1908] 2010, 22). Schumpeter a pris sa leçon chez Walras⁸

⁵ « den Kern der Ökonomie. »

⁶ « geschlossene, autonome Provinz des Reiches des Wissens. »

⁷ « Man kann nur entschieden davor warnen jenen schillerndern Phrasen zu vertranen und kann gar nicht nachdrücklich genug eine Art Monroedoktrin der Ökonomie predigen. »

⁸ Une leçon toute partielle dans la mesure où Schumpeter, à l'instar de nombreux économistes, réduit l'apport de Walras aux seuls *Éléments d'économie politique pure* et balaie avec mépris le reste des écrits de Walras, notamment ceux qui possèdent une dimension « normative » plus prononcée : « Malheureusement, Walras attribuait autant d'importance à ces spéculations douteuses sur la justice sociale, à ses projets de nationalisation des terres ou de gestion monétaire et à d'autres idées encore qui n'ont pas le moindre rapport avec son chef d'œuvre de théorie pure – toutes inventions qui lui aliénèrent la bienveillance de nombreux critiques pourtant capables, et qui doivent, sans doute, laisser la patience de plus d'un de ses lecteurs » (Schumpeter, [1954c] 1983, 111). Sur ce sujet, Roberto Baranzini a démontré l'impératif de lire les contributions de Walras à l'économie pure, l'économie sociale et l'économie appliquée comme un tout indissociable et, par voie de conséquence,

pour qui « le caractère de la science proprement dite, c'est le désintéressement complet de toute conséquence avantageuse ou nuisible avec lequel elle s'attache à la poursuite de la vérité pure » (Walras, [1874] 1988, 27). Cette volonté de distinguer rigoureusement le travail scientifique de l'élaboration doctrinale est une constante chez Schumpeter et se retrouve à tous les moments de son œuvre. Il écrit dans la préface de *Das Wesen* : « Nous voulons comprendre et non combattre, apprendre et non critiquer, analyser et dégager le vrai dans chaque phrase et non pas simplement acquiescer ou rejeter » (Schumpeter, 1908, VI)⁹ et il ajoute dans *Business Cycles* : « I recommend no policy and propose no plan » (Schumpeter, [1939] 2017, VI). Ainsi, Schumpeter revendique le caractère *scientifique* de sa démarche : « l'œuvre de Schumpeter est de bout en bout sous l'influence dominante de la science » (Leroux, 1999, 34).

Le scientifique est bien sûr habité par des opinions, par des préférences et par des valeurs et Schumpeter le reconnaît volontiers. L'étude des sciences sociales demande un « sacrifice lourd » (Schumpeter, [1910] 2003, 61) car elle exige de mettre de côté les aspirations d'ordre politique et normatif. « At the threshold of social science, we must leave a piece of our selves behind, namely our social ideals, our opinions of what is good and desirable » (*ibid.*).

Cependant, Schumpeter n'enferme pas l'élaboration scientifique dans une tour d'ivoire. Au contraire, il reconnaît « the social duty of science » (Schumpeter, [1939] 2017, VI). La science peut être un moyen pour alimenter les opinions ou pour orienter les politiques économiques, mais l'utilisation politique ou pratique d'un savoir scientifique n'incombe pas au scientifique lui-même. « Science can give us foundations for our political judgment by helping us to understand the nature of the things that we want to judge. But the highest principles of judgment lies in regions that are not accessible to science » (Schumpeter, [1910] 2003, 61). Ainsi, le scientifique construit l'analyse, mais n'est pas redevable de ses usages. Le scientifique propose une compréhension du réel, mais pas de prescriptions. Lorsqu'il traite de son propre modèle théorique, Schumpeter s'applique la même démarche : « My analysis can in fact be used to derive practical conclusions of the most conservative as well as the most radical complexion, exactly as one and the same body of engineering or medical knowledge can be used for the most varied purposes » (Schumpeter, [1939] 2017, VI). Les idées de la théorie schumpétérienne se caractérisent par leur grande abstraction, ce qui fait dire très justement à Arnaud Berthoud qu'« un collectionneur pourrait sans doute en tirer profit. Un universitaire en fera la

la difficulté d'appliquer au système walrasien un découpage entre positif et normatif (Baranzini, 1993).

⁹ « Verstehen wollen wir und nicht bekämpfen, lernen, nicht kritisieren, analysieren und das Richtige an jedem Satze herausarbeiten, nicht einfach billigen oder verwerfen. »

matière d'un cours. Mais nulle pratique ne peut leur donner sens, puisqu'elles ne sont écrites en réalité pour personne ou pour aucun usage » (Berthoud, 1996, 12).

Ainsi, la conception schumpétérienne de la science s'inscrit plus largement dans la tradition positiviste (Shionoya, 1997, 54-55) : cela passe par une délimitation stricte du domaine de la science économique¹⁰, par une autonomie et une indépendance vis-à-vis des autres sciences (la doctrine Monroe), par des règles de procédures analytiques (hypothèses, théorèmes, procédés) et par une maîtrise de techniques (histoire, statistiques, théorie) qui la distingue du sens commun.

2. La Vision et l'Analyse

2.1 Idéologie et préconceptions

Schumpeter ne croyait certainement pas à l'existence du « philosophe désincarné. » Au contraire, « l'observateur lui-même est le produit d'un milieu social donné » (Schumpeter, [1954a] 1983, 65) impliquant qu'il observe d'un point de vue et que son discours n'est pas neutre, mais véhicule un certain nombre de préconceptions. « Certains facteurs, dans son milieu, peuvent inspirer à l'observateur le besoin subconscient irrésistible de voir les choses sous un certain jour » (Schumpeter, [1954a] 1983, 65). Dès 1910, Schumpeter est très conscient de cela « for unconsciously our social position, our experiences, and our interests influence our scientific work. We often judge matters from our standpoint without even being conscious of it » (Schumpeter, [1910] 2003, 61). Schumpeter appelle cela le « biais idéologique » (Schumpeter, [1954a] 1983, 65) :

There exists in our minds preconceptions about the economic process that are much more dangerous to the cumulative growth of our knowledge and the scientific character of our analytic endeavors because they seem beyond our control in a sense in which value judgments and special pleadings are not... We shall call them Ideologies. (Schumpeter, [1949] 1991, 274)

Le terme « *preconception* » a été utilisé cinquante ans plus tôt par Thorstein Veblen dans un article de 1899 où il analyse le passage d'une science économique statique à une science économique évolutionnaire. Tout comme Schumpeter, Veblen considère que les économistes véhiculent des représentations implicites caractéristiques de leur époque :

The point of view of economists has always been in large part the point of view of the enlightened common sense of their time. The spiritual attitude

¹⁰ En disciple proclamé de Léon Walras, Schumpeter considère que le domaine de la science économique est délimité par l'ensemble des relations d'échange entre des quantités économiques qui se trouvent dans une situation d'interdépendance généralisée. Le but de l'économiste est de décrire ces relations d'interdépendance et d'expliquer les changements dans les quantités économiques (Arena, 1992, 106).

of a given generation of economists is therefore in good part a special outgrowth of the ideals and preconceptions current in the world about them. (Veblen, 1899, 125)

Les préconceptions des économistes sont ainsi des « habitudes de pensée » (*ibid.*) issues du sens commun. Aussi, Veblen analyse les préconceptions des Physiocrates : ces derniers véhiculent des représentations du monde issues du droit naturel que Veblen qualifie « d'animisme sophistiqué. » Schumpeter semble ici élargir le concept de préconception aux conditions sociales et intellectuelles pour l'inclure sous le concept de *l'idéologie*. Comme le précise Shionoya, l'idéologie est différente du jugement de valeur. Bien sûr, la première implique des valeurs et des représentations du monde, mais le second implique un acte actif de prescription :

First, though preanalytic, ideology includes a cognitive act and is a prerequisite for conceiving an object of research, while evaluative and prescriptive judgments are neither cognitive acts nor prerequisites of science. Second, in spite of the above, ideology is beyond our control and therefore dangerous to science, while value judgments are not so because they can be separated from science. Indeed ideology and value judgments are closely related to each other and usually regarded as synonymous, but ideology in Schumpeter's sense should be understood independently of value judgments. (Shionoya, 2005c, 134)

Les jugements de valeur ont une dimension active : ils sont exprimés par les individus. Tandis que l'idéologie possède une dimension passive en renvoyant à l'ensemble des représentations intuitives et inconscientes du monde. Tout l'enjeu est précisément de *localiser* l'idéologie dans la procédure scientifique en vue de « separate the ideological elements in our material from the non-ideological ones » (Schumpeter, [1950] 1989, 51).

La question des préconceptions n'est pas isolée, mais relève d'une problématique assez partagée par les sciences sociales du tournant du siècle, comme c'est le cas pour les prénotions dans la sociologie de Durkheim. Schumpeter est familier de l'école française de sociologie (Gislain et Steiner, 1995) à travers les écrits, entre autres, de Émile Durkheim et François Simiand. En 1914, il dresse un compte rendu sévère de l'ouvrage de Simiand, la *Méthode positive en science économique*, en y pointant le manque de nuance à l'égard de la science économique et s'arrête notamment sur la question des jugements de valeur : « Si l'auteur avait pris position contre les jugements de valeur et contre les tendances sociales de nombreux économistes, il aurait eu tout à fait raison. Mais il ne l'a pas fait » (Schumpeter, [1914] 1952, 551)¹¹. Par ailleurs, Schumpeter ne discute pas la position de Durkheim sur les prénotions et peu de références sont faites au sociologue français dans

¹¹ « Würde der Verfasser gegen das Werturteil und gegen die sozialen Tendenzen vieler Ökonomen Stellung nehmen, so hätte er ganz Recht. Aber das tut er nicht. »

l'Histoire de l'analyse économique, hormis la reconnaissance de son « complet positivisme » (Schumpeter, [1954b] 1983, 55).

Chez Durkheim, les prénotions se rapprochent des préconceptions vebleniennes, ce sont des « *idolas*, sortes de fantômes qui nous défigurent le véritable aspect des choses » (Durkheim, [1895] 2010, 118), ce sont des « concepts forgés en dehors de la science », « des fausses évidences » (*ibid.*), liés aux croyances et aux représentations du monde, dans lesquelles « le sentiment se met souvent de la partie » (*ibid.*). En cela, les prénotions rappellent l'idéologie chez Schumpeter. La première règle de la méthode sociologique selon Durkheim est de considérer les faits sociaux comme des choses, ce qui implique un corollaire : « il faut écarter systématiquement toutes les prénotions » (*ibid.*, 135). Tout comme Schumpeter, Durkheim entend fournir une méthode garante de l'objectivité du discours scientifique. Toutefois, la posture méthodologique durkheimienne est assez différente de la démarche schumpétérienne. En effet, pour Durkheim,

Traiter des faits d'un certain ordre comme des choses [...] c'est observer vis-à-vis d'eux une certaine attitude mentale. C'est en aborder l'étude en prenant pour principe qu'on ignore absolument ce qu'ils sont, et que leurs propriétés caractéristiques, comme les causes inconnues dont elles dépendent, ne peuvent être découvertes par l'introspection même la plus attentive. (*ibid.*, 76)

Ainsi, le sociologue doit faire *comme s'il ignorait* les faits observés et les causes qui les expliquent. Or, la Vision ne consiste pas à faire *comme si*, mais bien plutôt à *explicitement notre rapport aux valeurs*. Le point commun entre Schumpeter et Durkheim réside sans doute dans leur attitude positiviste qui consiste à rejeter la métaphysique du discours scientifique et à écarter les préjugés. « Notre règle, précise Durkheim, n'implique donc aucune conception métaphysique, aucune spéculation sur le fond des êtres » (*ibid.*, 78). Toutefois, les modalités opératoires par lesquelles le chercheur y parvient sont différentes.

Chez Schumpeter, le terme « idéologie » ne comporte aucune charge péjorative. Il ne renvoie pas à ce que Napoléon appelait dédaigneusement les « idéologues » à savoir les opposants à sa politique (Derathé, 1979) et qui donna au mot la connotation péjorative qu'on lui sait aujourd'hui (Roucek, 1944). Schumpeter lui donne un sens beaucoup plus positif et fait remonter la découverte des idéologies au matérialisme historique de Marx et Engels (Schumpeter, [1949] 1991, 274). Schumpeter positionne sa propre compréhension des rapports entre idéologie et science dans un prolongement critique avec Marx. Ce dernier « comprit que les idées humaines ou les systèmes d'idées ne sont pas, ainsi que l'historiographie est encore encline à l'admettre sans critique, les premiers moteurs de l'évolution historique, mais forment une "superstructure" qui repose sur des facteurs plus fondamentaux » (Schumpeter, [1954a] 1983, 66). Schumpeter semble adhérer à une forme modérée de matérialisme historique et accorde tout son crédit à

l'idée selon laquelle l'infrastructure est déterminante et la superstructure déterminée. L'ensemble des productions intellectuelles et la science économique en particulier ne peuvent être appréhendées uniquement par une critique interne à l'analyse. Les conditions matérielles doivent être prises en compte. Schumpeter est en accord avec Marx lorsqu'il affirme que « le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie sociale, politique et intellectuelle en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, mais inversement leur être social qui détermine leur conscience » (Marx, [1857] 2014, 63). Schumpeter de résumer :

We need only look at the attitudes and beliefs we have just glanced at in order to realize that they are not just ideas floating in space which any man could adopt or refuse to adopt but that they are linked to a definite social and economic structure. (Schumpeter, [1941] 1991, 341)

Cependant, Schumpeter grossit le trait pour mieux s'en distinguer par la suite : « according to this doctrine, history is determined by the autonomous evolution of the structure of production : the social and political organization, religions, morals, arts and sciences are mere "ideological superstructures", generated by the economic process » (*ibid.*, 274). Cette « grande contribution » qu'est le matérialisme historique doit néanmoins être amendée suite à trois défauts.

D'abord, « [Marx] demeura complètement aveugle aux éléments idéologiques présents dans [son système d'idée]. Mais le principe d'interprétation que suppose son concept d'idéologie est absolument général » (Schumpeter, [1954a] 1983, 66). Marx n'aurait donc pas appliqué à son propre édifice analytique sa conception du matérialisme historique. Raison pour laquelle Schumpeter insiste sur le travail du scientifique qui consiste à se départir lui-même de ses propres préconceptions.

Ensuite, « l'analyse marxiste des systèmes idéologiques de pensée les ramène à une émulsion des intérêts de classe, qui à leur tour se définissent exclusivement en termes économiques » (*ibid.*, 67). Schumpeter semble ici quelque peu simplifier les liens qui existent entre la superstructure et l'infrastructure dans le marxisme en réduisant la superstructure à un reflet des intérêts économiques de classe. Ce qu'il considère comme un défaut doit être dépassé précisément en ne réduisant pas la superstructure idéologique à des intérêts de classe. Selon Schumpeter, le matérialisme historique n'implique strictement que deux choses : « que des idéologies sont des superstructures dressées sur (et produite par) les réalités de la structure sociale objective ; et qu'elles tendent à refléter ces réalités avec une déformation caractéristique » (*ibid.*). Ainsi, si Schumpeter adhère à la détermination des constructions intellectuelles par la structure économique, il se refuse pour autant à dire que les esprits sont exclusivement formés par les intérêts économiques de classe.

Enfin, « Marx et surtout la majorité de ses disciples tinrent trop vite pour acquis que des affirmations qui trahissent une influence idéologique sont *ipso facto* condamnées » (*ibid.*). Selon Schumpeter, le caractère situé du chercheur ne renseigne en rien sur le contenu propre de son discours scientifique. La partition du savoir scientifique du discours normatif est telle chez Schumpeter que « le caractère scientifique d'un fragment donné d'analyse est indépendant du motif pour lequel elle a été entreprise » (*ibid.*, 35). Ainsi, Schumpeter applique à sa propre exploration de l'histoire des idées la recherche de toute portion d'analyse économique y compris chez des individus dont il ne partage pas les vues normatives. Il expose et discute, par exemple, le travail analytique produit par les anarchistes (*ibid.*, 112-116) au XIX^e siècle à l'instar de Wilhelm Weitling et pour lesquels il n'avait aucune sympathie particulière.

Néanmoins, cette conception positive de la science implique d'exclure tout ce qui ne relève pas de l'*analyse* en tant que telle : il faut donc une procédure permettant de discerner et d'écarter de tout discours scientifique à la fois l'idéologie, la philosophie, les croyances, etc. Pour ce faire, Schumpeter propose de découper la procédure scientifique entre un moment de la Vision et un moment de l'Analyse.

2.2 La Vision et l'Analyse ou comment purifier la science de l'idéologie

Schumpeter admet pleinement « l'omniprésence de l'infléchissement idéologique » (*ibid.*, 68) au sein de tout discours, y compris des discours économiques. Il n'entend pas nier l'existence et l'importance des jugements de valeur dans la construction scientifique : « Value judgments enter into all this, of course. But this is not denied by anybody who, like myself, stands for excluding them from the realm of the social sciences » (Schumpeter, [1940] 1991, 318). Une fois ce fait reconnu, Schumpeter entend « localiser » l'idéologie dans le discours scientifique. La problématique schumpétérienne des rapports entre la science et l'idéologie est la suivante : « Existe-t-il un moyen quelconque de localiser, de reconnaître et éventuellement d'éliminer les éléments viciés par l'idéologie en analyse économique ? Et ceci fait, subsiste-t-il quelque chose de notable ? » (Schumpeter, [1954a] 1983, 68). Pour y répondre, il se propose de « scruter la procédure scientifique » (Schumpeter, [1949] 1991, 277) pour fournir « a principle ...[that] will enable us to locate and delimit the ranges within which we may suspect propositions to be vitiated by ideological influences » (Schumpeter, [1950] 1989, 51).

Pour isoler l'idéologie de la science, Schumpeter sépare deux moments dans le processus scientifique. Un premier moment qu'il appelle « Vision » et un second moment qu'il appelle « Analyse. » Lorsque Schumpeter propose la notion de « biais idéologique », il insiste sur le fait que le scientifique est situé et que, à ce titre, il « voit les choses » (Schumpeter, [1954a] 1983, 61) d'un certain « point de vue »

(Schumpeter, [1910] 2003, 61). La démarche scientifique débute toujours par le fait de voir une série de phénomènes et implique deux éléments : 1) les œuvres scientifiques des prédécesseurs et 2) l'observation des faits. Dans les deux cas, il s'agit d'une vision du monde. Mais, afin de formuler des problèmes, il faut pouvoir saisir une série distincte de phénomènes cohérents dans le réel et qui soit digne de l'intérêt scientifique. Pour reprendre les premiers mots de la *Théorie de l'évolution économique*, c'est la main ordonnatrice du chercheur qui extrait de vive force les faits économiques de la grande complexité des phénomènes sociaux. Pour distinguer et discriminer, il faut voir. « Le travail analytique est de toute évidence précédé par une prise de connaissance pré-analytique, qui fournit la matière première de l'analyse » (Schumpeter, [1954a] 1983, 74). Cette « matière première » est récoltée par le chercheur avec un biais idéologique, social et culturel. Car les faits sélectionnés sont reconnus par le chercheur comme ayant une certaine importance ou une certaine valeur, ou du moins une certaine caractéristique qui justifie qu'on le sélectionne plutôt qu'une autre série de fait. Cette étape est la « Vision », un « effort de connaissance pré-analytique » (*ibid.*).

Schumpeter demeure imprécis sur la définition de la « Vision » : dans *l'Histoire de l'analyse économique*, la Vision est une connaissance pré-analytique tandis que dans « *Science and Ideology* », elle est une connaissance « pré-scientifique mais non pré-analytique » (Schumpeter, [1949] 1991, 277). Quoi qu'il en soit, la Vision n'est pas un mensonge, mais une déformation de la réalité : elle permet de voir des faits ou de se poser des questions, non pas selon les règles de procédures propres à la science, mais selon des croyances, des valeurs, bref, selon une *Weltanschauung* particulière. *Weltanschauung* qui précède l'analyse ou la science. Dans *The Crisis of Vision in the Modern Economic Thought*, Robert Heilbroner et William Milberg utilisent le couple conceptuel vision/analyse hérité de Schumpeter et proposent une définition plus concise encore :

By vision we mean the political hopes and fears, social stereotypes, and value judgments – all unarticulated, as we have said – that infuse all social thought, not through their illegal entry into an otherwise pristine realm, but as psychological, perhaps existential, necessities. (Heilbroner et Milberg, 1995, 4)

La Vision n'est pas réductible à l'idéologie chez Schumpeter. La Vision est une représentation d'un problème, un effort pré-analytique, entrepris d'un certain point de vue tandis que l'idéologie participe à l'élaboration de cette représentation. En un sens, l'idéologie est plus large que la Vision. Cette dernière est par ailleurs une étape nécessaire de la construction d'un discours scientifique. Cependant, l'idéologie participe à la Vision, elle fait partie du point de vue duquel le chercheur observe :

[L'idéologie] y entre de plain-pied, en cet acte de connaissance pré-analytique dont nous avons parlé. Le travail analytique commence avec le matériel fourni par notre vision des choses, et cette vision est idéologique presque par définition. Elle porte en elle la description des choses telles que nous les voyons, et, partout où, existe un motif possible de désirer les voir dans une lumière donnée plutôt qu'une autre, la manière dont nous voyons les choses peut à peine se distinguer de la manière dont nous souhaitons les voir. (Schumpeter, [1954a] 1983, 75-76)

Une fois cet effort pré-analytique opéré, l'analyse à proprement dit débute sur les fondations de la Vision. « L'effort analytique commence quand nous avons conçu notre vision de la série de phénomènes qui a captivé notre intérêt, et peu importe que cette série se déploie sur un sol vierge ou sur une terre déjà cultivée auparavant. Le premier travail est de traduire cette vision en mots ou en concepts » (*ibid.*, 75).

L'effort analytique commence par un « travail sur les faits » qui consiste à rassembler des faits, à collecter des données et à en écarter d'autres et par un « travail théorique » concomitant qui consiste à construire un schéma et qui monte en généralité. Ainsi, « le travail sur les faits et le travail théorique, dans une infinie relation d'échange, s'éprouvant réciproquement et se constituant l'un à l'autre de nouvelles tâches, produiront enfin des modèles scientifiques, produits provisoires de leur interaction avec les éléments subsistants de la vision originelle, à laquelle s'appliqueront progressivement des normes plus rigoureuses de cohérence et de congruité » (*ibid.*). C'est ici que réside le travail analytique proprement dit.

Les règles de procédure analytique et scientifique telles que décrites par Schumpeter dans plusieurs passages méthodologiques sont une manière de prémunir l'analyse contre une contamination idéologique. La position sociale, les intérêts, les préférences, les valeurs des chercheurs sont particulièrement présents dans la Vision, mais doivent être séparés de l'analyse, autant que faire se peut. « We have to try to emancipate ourselves from this tyranny of our selves » (Schumpeter, [1910] 2003, 61). Cette émancipation est nécessaire, car la science et l'idéologie ne répondent pas aux mêmes critères de validité : la science répond à une procédure particulière tandis que l'idéologie est une représentation du monde fondée sur des jugements de valeur et des préférences politiques. La meilleure manière pour s'émanciper de la Vision consiste à donner une méthode et une procédure analytique stricte à l'effort scientifique. « Nous observons aussi que les règles méthodologiques que nous appliquons dans notre travail d'analyse sont presque aussi exemptes d'influence idéologique que la vision y est exposée » (Schumpeter, [1954a] 1983, 76). C'est ici par ailleurs un point de rupture fondamentale entre Schumpeter et Heilbroner. En effet, ce dernier est un élève dissident car, malgré l'utilisation de concepts schumpétériens tels que la vision, l'analyse ou encore la situation classique, il considère qu'il n'est pas possible de purifier l'analyse de ses implications idéologiques (Ferraton, 2019). Autrement dit, selon Heilbroner, la

vision ne saurait être séparée de l'analyse et, par voie de conséquence, la science économique est irrémédiablement normative, conclusion contraire aux enseignements de son ancien professeur.

Ce « découpage au couteau » (Rosier, 1985) est à mettre en perspective avec sa méthodologie instrumentaliste selon laquelle la science n'est pas à la poursuite du « vrai », mais entend produire un discours efficace à rendre compte des phénomènes économiques. Selon l'approche schumpétérienne, la pertinence d'un modèle théorique réside non dans sa véracité, mais dans sa valeur explicative. Yuichi Shionoya a proposé une analyse érudite de l'instrumentalisme schumpétérien (Shionoya, 1997, 91-123 ; 2005a). L'instrumentalisme de Schumpeter découle directement de sa conception positive de la science : débarrassée des jugements de valeur et rendue autonome par une délimitation stricte de son domaine, la science apparaît comme un outil en vue de comprendre le réel. Elle n'est ni une description du réel ni une « branche de la science de l'homme d'État ou du législateur » (Smith, [1776] 2002, 439), mais bien une « connaissance outillée. » En effet, Schumpeter insiste sur le caractère arbitraire des hypothèses et des définitions employées dans le modèle théorique. Elles sont des créations du chercheur et n'atteignent pas une réalité ontologique. Une théorie ne vise pas à décrire le réel de manière exhaustive. En cela une théorie ne saurait être « vraie » ni « fausse », mais doit être considérée comme un *instrument*¹² qui se justifie en fonction des objectifs assignés, à savoir en vue rendre intelligible un certain nombre de faits : « science is a general instrument for understanding reality and is in itself neither true or false » (Shionoya, 1997, 56). La validité d'une science doit donc être évaluée à la lumière de sa capacité à traiter les problèmes qui lui sont adressés. La notion d'effectivité remplace ainsi la notion de vérité (*ibid.*, 69).

Ce n'est qu'en vertu du caractère instrumental de la science que Schumpeter peut conceptuellement séparer la science et l'idéologie. En effet, de même que la science ne dit pas le « vrai », l'idéologie ne dit pas le « faux » (Schumpeter, [1949] 1991, 276 ; [1954a] 1983, 67). Science et idéologie sont deux représentations du réel qui ne suivent pas les mêmes modes opératoires et n'ont pas les mêmes critères de validité. Par conséquent, nous ne pouvons pas suivre Michel Rosier lorsqu'il

¹² L'instrumentalisme est souvent réduit à la définition critique qu'en donne Karl Popper dans *Conjectures et Réfutations* : « the interpretation of scientific theories as practical instruments or tools for such purposes as the prediction of impending events » (Popper, 1963, 62-63). Par rapport à cette définition, Schumpeter déploie un « instrumentalisme modéré » (Shionoya, 1997, 120) qu'il faut différencier des débats autour du réalisme des hypothèses du milieu du XX^e siècle (Mongin, 2000). Ainsi, l'instrumentalisme schumpétérien ne se réduit pas à un simple critère de prédiction. Une théorie est un instrument dans la mesure de sa capacité à expliquer la complexité des faits économiques avec un modèle théorique simple à manier et qui rend compte efficacement des faits.

avance qu'« implicitement, chez Schumpeter [...] la "science" s'oppose à "l'idéologie" au sens où la première est supposée dire le vrai et la seconde, non » (Rosier, 1985, 452). La présence inévitable d'une idéologie ne suffit pas à disqualifier le propos, car « les idéologies ne sont pas des mensonges » (Schumpeter, [1954a] 1983, 67) affirme Schumpeter, mais « sont des propositions sincères sur ce qu'un homme pense voir » (Schumpeter, [1949] 1991, 276). Ainsi, l'idéologie ne s'oppose pas *stricto sensu* à la science : l'un et l'autre sont des représentations légitimes du réel. En outre, l'idéologie est une condition nécessaire à la formation de la Vision, qui elle-même joue le rôle de fondation au processus analytique :

That prescientific cognitive act which is the source of our ideologies is also the prerequisite of our scientific work. No new departure in any science is possible without it. Through it we acquire new material for our scientific endeavors and something to formulate, to defend, to attack. (*ibid.*, 286)

2.3 De la Wertfreiheit à la Vision : les apports de Max Weber

La méthode schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse est à mettre en perspective avec l'influence certaine de Max Weber et de la *Wertfreiheit*. Les liens de mutuelles influences entre les deux penseurs ont été largement étudiés par une littérature vaste et parfois contradictoire (MacDonald, 1965 ; Hansen, 1966 ; Collins, 1986 ; Osterhammel, [1987] 2006 ; Shionoya, 1997 ; Faucci et Rodezno, 1998 ; Faucci, 2007). Schumpeter et Weber se connaissaient personnellement et s'estimaient (Swedberg, 1991b, 92-93) malgré des désaccords notamment quant à la théorie économique (Hennis, [1987] 1996, 139-40 ; Faucci et Rodezno, 1998, 34-35). De manière générale, la littérature insiste particulièrement sur l'influence wébérienne en matière de sociologie économique (Swedberg, 1991a ; Gislain et Steiner, 1995 ; Shionoya, 1997, chap. 8 ; Faucci et Rodezno, 1998, 49).

Il convient de noter l'influence considérable de Max Weber sur Schumpeter sur la question des jugements de valeur et de leur place dans la démarche scientifique. En effet, les deux hommes se rencontrent en 1909 lors d'un séminaire du *Verein für Sozialpolitik* (Swedberg, 1991b, 92) durant les débats autour de la place des jugements de valeur dans la science économique, la célèbre « Werturteilsstreit » – « la querelle des jugements de valeur » (*ibid.*, 45). En effet, l'influence de Weber sur le jeune Schumpeter est à replacer dans le contexte de la « Toute Jeune » École historique allemande (Schumpeter, [1954c] 1983, 96) et de la tentative wébérienne de dépassement de la *Methodenstreit* (*ibid.* ; Shionoya, 1997, 216) qui marquera Schumpeter.

Bien qu'influencé par l'École historique allemande (Shionoya, 2005b), Schumpeter se départit radicalement de ses représentants sur la question de l'implication politique et normative de la science économique et rejoint plutôt Max Weber et Werner Sombart, partisans d'une liberté quant aux valeurs : « Schumpeter unconditionally endorsed

Weber's stance, as he understood it, on the issue of value-judgments » (Osterhammel, [1987] 2006, 109). Cette attitude est confirmée par Randall Collins selon qui « Schumpeter strongly agreed with Weber on the value-freedom issue, which in this context meant upholding an interest in "scientific" economics against merely topical and practical concerns » (Collins, 1986, 120).

Dans *l'Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter revient sur ce moment : « la question était de savoir si les économistes étaient dans leur droit quand ils prenaient sur eux d'émettre un jugement – moral ou autre – sur les phénomènes qu'ils analysaient » (Schumpeter, [1954c] 1983, 82). Schumpeter de poursuivre : « Au sein du *Verein*, les personnalités les plus éminentes de cette campagne pour la liberté de ne pas évaluer (*Wertfreiheit*) étaient M. Weber et Sombart, qui tous deux appartenaient à l'aile radicale du *Verein* » (*ibid.*). Schumpeter indéniablement est « sous le charme de Max Weber » (Mann, 1970, XII), notamment par le biais de la notion de neutralité axiologique. En effet, « the Weberian concept of *Wertfreiheit* (freedom from evaluation) allows Schumpeter to stress the non-normative character of economic science » (Fauci, 2007, 111).

La méthode de la « Vision et l'Analyse » apparaît à ce titre comme une continuation critique de la posture wébérienne en matière de relation entre les jugements de valeur et le discours scientifique. « To [Schumpeter], refraining from value-judgments merely meant objectivity of reasoning and political neutrality of action » (Osterhammel, [1987] 2006, 109). En effet, dans la nécrologie très élogieuse de Max Weber, Schumpeter revient sur « the struggle for the distinction between science and politics » (Schumpeter, [1920] 1991, 223) et rappelle que « the process of disengagement of the social sciences, first from the major premises of theology, then from those of philosophy, is as old as the problematics of the social sciences » (*ibid.*). Selon Schumpeter, Max Weber a pris à bras le corps cette problématique, et, selon ses mots, « he was especially qualified for the task of showing how one could still pursue a metaphysically neutral positive science » (*ibid.*).

Il n'est pas dans notre intention de présenter ici en détail la *Wertfreiheit* : d'abord, car la notion a fait l'objet d'une abondante littérature, constamment renouvelée (Hennis, 1994 ; Kalinowski, 2005 ; Colliot-Thélène, 2006 ; Swedberg et Agevall, 2016, 365) ; ensuite, car elle est sujette à controverse tant par ses interprétations multiples que par sa traduction en français. Aussi, nous nous contenterons de constater la présence de résidus wébériens dans la conception schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse pour en mesurer la portée.

Schumpeter partage avec Weber une volonté d'établir une procédure capable de garantir l'objectivité du discours scientifique, expurgée de toute dimension normative et politique. Fauci et Rodezno vont jusqu'à qualifier les positions du jeune Schumpeter de « *Early "Weberianism"* » (Fauci et Rodezno, 1998, 33). L'influence wébérienne sur la

question des rapports entre les jugements de valeur et la science se ressent particulièrement dans le discours d'adieu que Schumpeter prononce à l'Université de Bonn en 1932. Il y expose, dans une veine wébérienne :

L'idée que notre personnalité forme une unité est un des mensonges de notre vie. À chaque situation différente, nous sommes des personnes différentes, dans des humeurs différentes, et de même lorsque nous nous disputons à propos de différents sujets. Un homme qui exprime une volonté politique et le même homme qui interprète un théorème en classe sont deux personnes différentes. (Schumpeter, [1932] 1952, 600)¹³

Séparer l'homme de science et l'homme politique est une constante chez Schumpeter et cette attitude fait écho à l'idée wébérienne, développée dans le *Savant et le politique*, selon laquelle « le prophète et le démagogue n'ont pas leur place sur la chaire d'une salle de cours » (Weber, [1917] 2003, 95). Dans cette même exhortation aux étudiants de Bonn, Schumpeter défend l'idée d'une science « éthiquement indifférente » aux valeurs qui n'est pas sans rappeler la « science *axiologiquement neutre*¹⁴ » (Weber, [1917] 1965, 439) de Max Weber :

L'économie est une science empirique éthiquement indifférente, c'est-à-dire une science individuelle empirique qui est éthiquement indifférente à son objet, dans la mesure où elle n'a aucune part dans la prise de position du philosophe ni dans la prédication du prophète. Tout professeur qui essaie de prêcher depuis son pupitre est déjà infidèle à sa tâche scientifique par cette tentative. (Schumpeter, [1932] 1952, 601)¹⁵

Schumpeter confirme l'influence directe de Max Weber en mobilisant la notion de « *Wertfreiheit* » : « Faire de l'économie en conformité avec notre conception, c'est-à-dire dans laquelle le mot *neutralité axiologique* (*Wertfreiheit*) possède une réelle signification, implique avant tout de dire ce qui est et ce qui sera, et non pas d'évaluer¹⁶ » (*ibid.*). L'idée est réitérée dans *l'Histoire de l'analyse économique* :

Ceux qui font profession d'œuvrer pour l'élargissement, l'approfondissement et l'"outillage" du fonds de connaissances de l'humanité, et qui

¹³ « Denn es gehört zu unseren Lebenslügen, daß unsere Persönlichkeit eine Einheit sei. Wir sind verschiedene Leute zu verschiedenen Zeiten, in verschiedenen Stimmungen, und auch, wenn wir auf verschiedenen Ebenen argumentieren. Ein Mann, der politisches Wollen ausdrückt, und derselbe Mann, der im Hörsaal ein Theorem auslegt, das sind verschiedene Menschen. »

¹⁴ « wertungsfreien Wissenschaft »

¹⁵ « Die Ökonomie eine ethisch indifferente, d.h. ihrem Gegenstand ethisch indifferente gegenüberstehende empirische Einzelwissenschaft ist, daß sie insofern keinen Teil hat an der Stellungnahme des Philosophen und an der Predigt des Propheten, und daß jeder Lehrer, der versucht, vom Katheder zu predigen, schon durch diesen Versuch seiner wissenschaftlichen Aufgabe untreu wird. »

¹⁶ « Ökonomie treiben in unserem Sinn, in dem das Wort Wertfreiheit wesentliche Bedeutung hat, heißt, in erster Linie sagen, was ist und was sein wird, und nicht zu werten. »

prétendent aux privilèges que les sociétés civilisées ont accoutumé d'accorder aux zélés partisans de cette recherche particulière, manquent aux obligations de leur contrat, si protégés par l'habit du savant, ils se consacrent à ce qui est en réalité une espèce particulière de propagande politique. (Schumpeter, [1954c] 1983, 82)

L'émigration définitive de Schumpeter aux États-Unis en 1932 contribuera à l'évolution de son rapport à la méthodologie (Fauci, 2007, 126). En effet, les sciences sociales aux États-Unis, telles qu'elles se sont constituées à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, se caractérisent par leur dimension ouvertement normative (Cuin et Gresle, 2002, 94-95). Les économistes américains agissent en « ingénieurs du social » avec l'idée d'utiliser les sciences sociales en vue de réformer la société (Vallet, 2019, 339) dans un contexte où « science sociale rime alors avec morale sociale » (Delas et Milly, 2015, 95). Les universitaires et les scientifiques participent alors à forger une « *progressive social science* » (Ross, 1991, 141) caractéristiques de la *Progressive Era*. Les économistes américains, comme John B. Clark, mais aussi les sociologues, à l'instar d'Albion W. Small, ont été profondément influencés par l'École historique allemande notamment dans le rapport entre valeurs et science (Gislain, 2000 ; Vallet, 2019, 343). En effet, les sciences sociales américaines, l'économie tout comme la sociologie, sont marquées par la volonté de fonder une « connaissance concrète, inductive et appliquée » dans laquelle « l'intervention de l'État dans l'activité économique est souvent nécessaire ; l'éthique et l'économie sont indissociables » (Gislain, 2000, 76).

À cela, il faut ajouter, à la fin des années 1930 et dans les années 1940, le dépit de Schumpeter voyant ses plus brillants étudiants à Harvard se convertir les uns après les autres au keynésianisme comme James Tobin, Wassily Leontief, Paul Samuelson (Fauci, 2007, 127 ; McCraw, 2007, 275) et au néo-marxisme américain comme Paul Sweezy (Potier, 2015 ; Velardo et Lambert, 2020). Cette conception *normative* ou *morale* de la science est en contradiction avec l'approche positive que Schumpeter importe d'Europe. Tout ceci a poussé ce dernier à réviser son attachement à la *Wertfreiheit* pour proposer un amendement audible par un public américain.

Ainsi, il serait abusif de faire de Schumpeter un wébérien fidèle dans la mesure où la méthode de la Vision et l'Analyse renvoie davantage à un amendement schumpétérien de la *Wertfreiheit*. À la fois héritier – Schumpeter retient la leçon wébérienne de la nécessaire partition du savant et du politique – mais également séditieux, car Schumpeter semble ne pas suivre Weber sur toute la ligne (Fauci et Rodezno, 1998, 43-47).

En effet, la question posée par Weber est la suivante : « doit-on ou non, au cours d'une *leçon universitaire*, "professer" des évaluations pratiques fondées sur une conception éthique, sur des idéaux culturels ou, en général, sur une conception du monde ? » (Weber, [1917] 1965, 401).

Weber en appelle à une explicitation et une clarification de notre rapport aux valeurs. Il s'agit, pour Weber, non pas d'expurger le discours scientifique de toute dimension normative, mais de plaider pour une science libre de jugements de valeur, ce qui implique de *conscientiser et de clarifier* le rapport que le chercheur entretient avec les valeurs :

À la seule et unique condition que le professeur se fasse dans chaque cas particulier [...] un devoir inconditionnel de faire prendre conscience clairement et sans faiblesse à son auditoire, et chose capitale, de prendre surtout *lui-même* conscience de ce qui dans son exposé résulte d'un raisonnement purement logique ou d'une constatation purement empirique des faits et de ce qui relève d'une évaluation pratique. (*ibid.*, 403)

Weber n'est pas partisan du point de vue qui consiste à écarter toute évaluation pratique et éthique du discours scientifique, mais bien de clarifier la distinction, de faire la part entre ce qui relève de l'inférence logique ou de l'observation empirique de ce qui relève de l'évaluation éthique. « Tout cela tend justement à inviter le professeur qui croit ne pas pouvoir renoncer à faire des évaluations pratiques, de les *présenter clairement* comme telles à ses élèves et surtout à *lui-même* » (*ibid.*, 414-415). La salle de classe n'est pas le lieu pour prêcher une doctrine, de même le discours scientifique n'est pas le moment pour y glisser des jugements de valeur. C'est ici un point de rupture entre la Vision de Schumpeter et la *Wertfreiheit* de Weber. Ce dernier pense inacceptable « le point de vue qui préconise que, même si cette distinction résiste à une élaboration logique rigoureuse, il est cependant recommandé d'écarter autant que possible dans une leçon toutes les questions pratiques de valeurs » (*ibid.*, 402). En effet, chez Schumpeter, la séparation entre un moment de la Vision et de l'Analyse est précisément une garantie de purger le discours scientifique de toutes considérations normatives et pratiques. Par voie de conséquence, la solution schumpétérienne des rapports entre idéologie et science est plus radicale que la *Wertfreiheit* de Weber. En effet, Schumpeter ne se contente pas d'inviter les scientifiques à suspendre leurs jugements de valeur ou à clarifier leur rapport aux valeurs, mais plus en avant à ne pas prendre part à des questions pratiques et normatives. Comme le rappelle Riccardo Faucci, « this outcome is not unrelated to the attitude of total detachment from politics [Schumpeter] assumed after the vicissitudes he experienced between the two Wars » (Faucci, 2007, 125). Pour Schumpeter, le scientifique n'a pas à inférer dans la pratique... « What our time needs most and lacks most is the understanding of the process which people are passionately resolved to control » (Schumpeter, [1939] 2017, vi) précise-t-il dans la préface à *Business Cycles*. En proposant la distinction Vision / Analyse dans *l'Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter prend ses distances avec la *Wertfreiheit* wébérienne pour proposer sa propre solution aux rapports de l'idéologie et de la science en réponse au contexte américain de la première moitié du XX^e siècle. Toutefois, l'influence de Max Weber reste certaine et considérable.

L'influence wébérienne sur la Vision et l'Analyse est plutôt à rechercher du côté du « rapport aux valeurs. » En effet, chez Weber, le discours scientifique demeure attaché aux valeurs. Il appelle ce lien « *Wertbeziehung* » (Weber, [1917] 1965, 434) :

La notion de "rapport aux valeurs" désigne simplement l'interprétation philosophique de l'"intérêt" *spécifiquement* scientifique qui commande la sélection et la formation de l'objet d'une recherche empirique. (*ibid.*)

Schumpeter reconnaît que la Vision, composée de l'idéologie et des préconceptions, façonne en partie le matériau observé et dicte à l'Analyse son objet et ses données. Sur ce point, Schumpeter semble en accord avec Weber lorsque ce dernier énonce que « les intérêts culturels, ce qui veut dire les intérêts *axiologiques*, indiquent la direction du travail purement empirique et scientifique » (*ibid.*). Weber considère qu'il s'agit d'une « des tâches préparatoires les plus importantes » (*ibid.*). Ainsi, la *Wertbeziehung* constitue le pendant parfois oublié de la *Wertfreiheit* et Schumpeter semble avoir été profondément influencé par cet aspect : le discours scientifique ne flotte pas dans les nuées, il est redevable d'un rapport aux valeurs qui détermine son objet et ses matériaux. Toutefois, l'existence de ce rapport n'autorise nullement le scientifique à se faire prophète ou militant dans le cadre de la science. Swedberg et Agevall le résumant ainsi :

In the social or cultural sciences, the subjects to be studied are chosen ... because of their relationship to values, that is, because of their value-relevance. In trying to be objective, ... the social scientist must not only be value-neutral but must also realize that the objects of his or her study are selected and constituted in relation to values. (Swedberg et Agevall, 2016, 367)

Une dernière différence réside dans le statut des deux notions. En effet, la *Wertfreiheit* de Max Weber est une posture à adopter par le scientifique et le professeur envers les jugements de valeur : « un enseignant authentique se gardera d'imposer à son auditeur une quelconque prise de position du haut de la chaire, que ce soit expressément ou par suggestion » (Weber, [1917] 2003, 94). Il s'agit d'une série de conseils ou d'un *vade-mecum* à destination des chercheurs en vue de garantir leur « probité intellectuelle » (*ibid.*). Autrement dit, « the postulate of *Wertfreiheit* is rather a practical maxim for maintaining a clear head, for ensuring the impartiality of the scientist » (Hennis, 1994, 115). Chez Schumpeter, en revanche, la méthode de la Vision et l'Analyse va plus loin. Dans une conférence donnée à des étudiants en sciences sociales en 1910 et intitulée « *Wie Studiert Man Sozialwissenschaft ?* », Schumpeter s'adresse à des aspirants chercheurs et le ton est quelque peu paternaliste : il entend prévenir et mettre en garde les étudiants contre un manque de méthode et en appelle à une conscience aiguisée de la présence idéologique dans toute démarche scientifique. Trente-huit ans plus tard, c'est en qualité de président de l'*American Economic*

Association que Schumpeter prononce une conférence intitulée « Science and Ideology. » Cette fois-ci, il s'adresse à des chercheurs aguerris et propose une alternative à la conception marxiste des rapports entre idéologie et science. Ainsi, la méthode de la « Vision et l'Analyse », à l'instar de la *Wertfreiheit*, permet d'aiguiser la conscience professionnelle des chercheurs par rapport aux valeurs. Mais Schumpeter va plus loin. En effet, il ne s'agit pas simplement de garantir la probité intellectuelle des chercheurs, mais de fournir un outil capable d'extirper la dimension analytique de tout discours économique et de purifier un discours économique de toute dimension normative, politique, philosophique, etc. À la différence de la *Wertfreiheit*, la Vision et l'Analyse est aussi une méthode d'interprétation de l'histoire des idées. C'est ainsi que Schumpeter parvient, dans *l'Histoire de l'analyse économique*, à isoler l'analyse économique dans la philosophie d'Aristote en laissant de côté le reste de son œuvre. Dans *l'Histoire de l'analyse économique*, les rapports de la science et de l'idéologie y sont analysés dans le but de donner au lecteur historien les clés d'une méthode consistant à déceler dans les discours scientifiques la part de la Vision et la part de la science. Faire l'histoire de l'économie revient à mettre au jour les implicites idéologiques véhiculés dans la Vision pour y dégager une Analyse épurée. « In this study of the history of economics, Schumpeter tried to pinpoint the visions underlying the great systems of thought » (Shionoya, 1997, 62).

Le positivisme¹⁷ de Schumpeter s'exprime par cette volonté de mettre l'idéologie hors jeu en la reculant dans un moment pré-analytique qui n'élimine pas complètement la problématique du conditionnement matériel et historique de tout discours scientifique. La distinction entre la Vision et l'Analyse est à la fois la réponse schumpétérienne aux problèmes soulevés par le matérialisme historique hérité de Karl Marx et l'amendement schumpétérien de la *Wertfreiheit* de Max Weber. Cette double perspective permet de situer Schumpeter en continuateur critique de ses deux prédécesseurs. L'idéologie existe et elle est un moment nécessaire de la démarche scientifique ; mais cette dernière doit s'en départir à l'aide de règles méthodologiques strictes capables de donner à l'analyse son statut de connaissance outillée.

¹⁷ Shionoya compare la démarche schumpétérienne de la Vision et de l'analyse à la démarche du positivisme logique qui sépare la découverte (origine et invention des théories et des hypothèses scientifiques) de la justification (processus de construction, de confirmation et d'évaluation du modèle) (Shionoya, 1997, 58).

3. Vision et philosophie économique

3.1 Les rapports de la philosophie et de l'économie dans l'œuvre de Schumpeter

Dans la première partie de *l'Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter aborde « le sujet des rapports entre économie et philosophie » (Schumpeter, [1954a] 1983, 57) ou plus exactement, « le problème de la profondeur des influences que l'analyse économique a subi de la philosophie » (*ibid.*). La question des rapports de la philosophie et de l'économie ne se pose qu'à partir du moment où les sciences particulières connaissent un processus d'autonomisation et de spécialisation suffisante pour se trouver séparées du discours philosophique. Pour Schumpeter, jusqu'au XVIII^e siècle, la philosophie renvoie à des « recherches d'ordre intellectuel » (*ibid.*) et à « la somme totale des connaissances scientifiques » (*ibid.*), ce qui fait de la philosophie la « science universelle » (*ibid.*). L'analyse économique est alors intimement liée au discours philosophique dont elle fait partie. Dès 1914, dans un ouvrage intitulé *Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte*, Schumpeter considère que la philosophie constitue l'une des deux sources de l'analyse économique avec les savoirs pratiques (Schumpeter, [1914] 1962, 21).

La division du travail scientifique et l'autonomisation de la science économique ont fait émerger une problématique nouvelle : celle des rapports entre la philosophie et l'économie. La philosophie n'est donc plus la « science universelle », mais la matrice de laquelle émergent des sciences particulières dont le développement est désormais parallèle. Schumpeter propose une seconde acceptation du terme « philosophie » comme un « système de croyances » :

Nous voulons entendre par philosophie tous les systèmes de croyances théologiques et non théologiques (“systèmes spéculatifs”) concernant les vérités dernières (réalités, causes), les fins ultimes (ou valeurs), les normes ultimes. L'éthique et l'esthétique entrent en de semblables systèmes, non pas comme sciences de certaines séries de phénomènes (normes de comportement) qu'ils cherchent à décrire (expliquer), mais comme codes normatifs qui comportent des sanctions extra-empiriques. (Schumpeter, [1954a] 1983, 59)

Schumpeter ne définit pas la philosophie par son domaine ni par ses méthodes – comme il le fait pour l'économie –, mais par sa forme et ses intentions : la philosophie est un « système de croyances » dont l'intention est dire ce qui doit être. Ainsi, une conception aussi large permet de qualifier de « philosophie » à la fois les croyances religieuses, magiques, mais plus généralement, les discours qui ne répondent pas aux exigences de la science telles que définies par Schumpeter. En attribuant à la philosophie une dimension normative et prescriptive, Schumpeter la place en opposition avec la procédure scientifique entendue comme « connaissance outillée. » Pour cette raison, « on peut bien se demander si l'économie n'y entre pas aussi, en ce sens que la

“philosophie” d’un auteur détermine son économie, ou constitue l’un des éléments qui la déterminent » (*ibid.*).

Pour illustrer son propos, Schumpeter passe par l’exemple des rapports entre la foi chrétienne – une philosophie au sens schumpétérien – et les sciences exactes comme la mécanique et la physique. Il argue que la foi chrétienne d’un Newton, d’un Leibniz ou d’un Euler n’a pas exercé d’influence sur leur résultat analytique. Schumpeter reconnaît certes l’existence de rapports entre philosophie et science, mais ces rapports ne sont pas déterminants : les résultats analytiques se « coordonnent » à la philosophie sans que cette dernière n’interfère spécifiquement dans la procédure analytique. « Ils revêtirent leur œuvre scientifique d’un voile théologique. Mais, pour ce qui concerne le contenu de cette œuvre, ce voile peut être enlevé » (*ibid.*, 60).

Schumpeter transpose le même constat aux rapports de la science économique et de la philosophie :

Je considère que le voile de la philosophie peut s’enlever également dans le cas de l’économie ; l’analyse économique n’a été modelée à aucune époque par les opinions philosophiques que les économistes se trouvaient avoir, bien que leurs attitudes politiques l’aient souvent gâtée. (*ibid.*)

En fin de compte, Schumpeter procède avec la philosophie comme avec l’idéologie : elles peuvent être isolées et séparées de l’analyse au point que cette dernière se trouve prémunie. La métaphore du voile est tout à fait éloquent : le « voile philosophique » peut être levé de l’analyse économique. Les croyances philosophiques et théologiques d’un économiste n’influencent pas nécessairement le travail analytique. Pis ! Selon Schumpeter, la philosophie a tendance à brouiller la dimension analytique lorsque le voile n’est pas levé : « The older economists have had the unfortunate habit of adding semi-philosophical obiter dicta, most of which sound horribly trite, and may easily reflect discredit on what they had really to say, especially in the eyes of a layman » (Schumpeter, [1940] 1991, 331). Ainsi, Schumpeter poursuit un travail d’isolation et de purification de l’analyse économique de toute influence extérieure : vision, idéologie et philosophie existent, mais peuvent être séparées de l’analyse sans que cette dernière ne soit altérée. Schumpeter fait un pas de plus : elles *doivent* être séparées de l’analyse *même si l’intention de l’auteur est autre qu’analytique* : « Even where economists did construct, or adopt, what was intended to be a social philosophy, we mustn’t take it for granted that they were much influenced by it in their professional work » (*ibid.*). Nous pouvons appliquer cette démarche à l’exemple des Physiocrates. Selon Schumpeter, ces derniers ont développé une œuvre avec une forte dimension analytique qui réside dans leur « réalisation positive [...] ... la conception claire de la vie économique comme un processus autonome se reproduisant par flux circulaires » (*ibid.*). Toutefois, les Physiocrates, François Quesnay le premier, faisaient la confusion entre leur vision du monde, leur conception du bien, en un mot, leur Vision et la dimension

analytique de leur œuvre : « The distinction between analyzing what is and postulating what ought to be, was as far from their minds ... as it was from the mind of Plato » (*ibid.*). Parmi ces considérations éthiques et philosophiques se trouvent « un état idéal des choses préordonné selon le plan de Dieu » (*ibid.*) qui s'avère « clairement extra-scientifique » et qui n'est qu'une « série de jugements de valeurs dont on peut aisément se passer » (*ibid.*, 332).

Toutefois, force est de constater avec Hans Aufricht que, concernant les rapports de la philosophie et de l'économie, Schumpeter est loin d'appliquer les préceptes qu'il défend.

Instead of proving his thesis that “the garb of philosophy is removable ... in the case of economics”¹⁸, Schumpeter often passes rash judgments on complex philosophical issues and on their historical interrelationship or lack of interrelationships. He thus displays an unfortunate propensity to misunderstand philosophers and the impact of philosophical thought on social science in general, and on economics in particular. (Aufricht, 1958, 408)

Utiliser la méthode schumpétérienne pour lire Schumpeter risque donc de nous faire tomber dans le même écueil envers sa théorie que Schumpeter lui-même envers celle des autres. Pour éviter cela, il faut retourner contre lui ce qu'il affirmait envers Marx : « il demeura complètement aveugle aux éléments idéologiques présents [dans son système d'idée] » (Schumpeter, [1954a] 1983, 66). Il faut donc rompre avec les conseils méthodologiques de Schumpeter pour lire Schumpeter : alors qu'il nous invite à « ne pas tenir pour acquis que [les économistes] étaient très influencés par une [philosophie sociale] dans leur travail professionnel » (Schumpeter, [1940] 1991, 331), la philosophie économique part du principe inverse que la philosophie d'un auteur est bien présente dans son œuvre théorique.

3.2 Une critique par la philosophie économique

Contrairement à la division schumpétérienne entre Vision et Analyse, la philosophie économique fait le pari que la *Weltanschauung* d'un économiste n'est pas située en amont de son œuvre théorique et ne saurait en être séparée aussi aisément que le prétend Schumpeter. La « pensée du monde » véhiculée par chaque économiste transpire dans toute son œuvre analytique. Ce détour sur les positions épistémologiques de Schumpeter permet de s'en départir à l'aide de la philosophie économique.

La philosophie économique, au moins dans sa tradition francophone¹⁹, n'est pas une école ou un mouvement homogène, mais une

¹⁸ (Schumpeter, [1954] 2009, 28).

¹⁹ Dans leur « état des lieux » de la philosophie économique, Campagnolo et Gharbi considèrent qu'il existe une spécificité francophone de la philosophie économique, notamment en opposition à une tradition anglo-saxonne, par son articulation entre

« stratégie consistant à institutionnaliser des discours et des modes de pensée » (Quiquerez, 2015, 62). En effet, comme le rappelle Guillaume Quiquerez :

[La philosophie économique] ne sauraient forger un ensemble compact régulé au sein d'un champ disciplinaire fixe et clos. Pas de borne donc, mais une attitude ou encore un regard guidés par un intérêt, un enjeu, une question : une posture. (*ibid.*)

La philosophie économique apparaît comme un « champ » en cours de construction, nourri de nombreuses discussions et débats sur sa définition, son domaine et ses méthodes (Mardellat, 2013 ; Quiquerez, 2015) avec pour caractéristique une diversité d'approches et de perspectives. La « posture » commune réside dans la lecture critique des théories économiques pour interroger leur substrat philosophique (Kolm, 1986 ; Leroux et Marciano, 1999 ; Berthoud, 2002 ; Mardellat, 2013 ; Campagnolo et Gharbi, 2019).

Considérer que la philosophie d'un économiste est présente de part en part suppose de considérer que « la philosophie économique se loge dans la théorie économique » (Mardellat, 2013, 8). En effet, comme le reconnaît Schumpeter lui-même, l'économie comme science est enfantée par la philosophie. Cependant, à l'inverse de Schumpeter, la philosophie économique prétend qu'il n'est pas possible de se séparer complètement de cette matrice constitutive :

La théorie économique lorsqu'elle réfléchit et définit ces notions fondamentales de l'économie que sont la justice, le choix, l'action, la valeur, etc. constitue un prolongement de la philosophie, un développement régional appelé philosophie économique, de notions qui prennent racine et sont constitutives de la philosophie. (*ibid.*)

La difficulté réside précisément dans le caractère *souterrain* de la philosophie présente dans les théories économiques. Ainsi, comme le précise Mardellat et contrairement à ce qu'affirme la démarche schumpétérienne, « l'histoire de la pensée économique n'est donc pas celle de

économie et philosophie et son recours à l'histoire de la pensée économique et à la lecture critique des textes. « Il paraît donc légitime d'affirmer qu'il a effectivement existé et qu'il demeure en France une façon particulière de considérer à la fois l'économie et la philosophie » (Campagnolo et Gharbi, 2017, 34). La tradition anglo-saxonne est issue de la philosophie des sciences à teneur analytique et s'avère être pratiquée d'abord par des philosophes ; tandis que la tradition francophone, issue des travaux d'histoire de la pensée économique, est pratiquée majoritairement par des économistes et a subi l'influence de la philosophie dite « continentale » notamment l'idéalisme allemand et la tradition marxiste, même si l'opposition philosophie analytique / philosophie continentale tend à s'amoindrir depuis les années 1980 (*ibid.*, 34). « Il demeure une spécificité française qui tient à la grande diversité des perspectives adoptées et à la façon dont s'y articulent HPE et philosophie économique » (*ibid.*, 35). La tradition francophone se caractérise également par une « institutionnalisation symbolique » (Quiquerez, 2015, 42) autour de colloques, de revues spécialisées, d'ouvrages collectifs, etc.

l'évacuation des résidus de philosophie économique ou d'une autonomisation croissante par rapport à la philosophie économique, c'est plutôt celle de son refoulement » (*ibid.*). La tâche que se donne la philosophie économique s'éclaircit : il s'agit de mettre au jour *la présence philosophique dans la théorie économique*. Serge-Christophe Kolm assigne à la philosophie économique la mission de mettre au jour les « résidus philosophiques » (Kolm, 1986, 19) présents dans les théories économiques. Ces « résidus philosophiques » présents dans les théories économiques correspondent à une partie de ce que Schumpeter appelle la « Vision » : ils sont autant de présupposés anthropologiques, éthiques, métaphysiques et philosophiques. Dans la même veine, Campagnolo et Gharbi préfèrent le terme d'« engagements éthiques, épistémologiques et ontologiques » (Campagnolo et Gharbi, 2017, 17). La philosophie économique a pour tâche de mettre au jour ces résidus philosophiques dans la théorie économique :

Le propos est de discuter la prétention à la neutralité de la théorie, c'est-à-dire de rappeler que tout cadre théorique impose une perspective qui est à la fois éclairante sur certains points et limitante sur d'autres, ne permettant pas de prendre en compte toutes les perspectives en même temps. (*ibid.*)

Cependant, dans son processus d'autonomisation de la philosophie, « [l'économie] a, dans ce progrès, perdu l'art philosophique de se voir elle-même, elle considère généralement ces traits de sa vision, de ses lunettes, comme dans la nature des faits, évidents et inquestionnables » (Kolm, 1986, 19). Ainsi, la philosophie économique porte une entreprise de clarification et d'explicitation des contenus philosophiques et idéologiques implicites au sein des théories économiques.

Cet attachement à l'histoire de la pensée est commun à la démarche schumpétérienne et à la philosophie économique. Cependant, Schumpeter considère précisément que l'histoire sert à extirper la philosophie et l'idéologie de l'analyse économique, laquelle se trouve alors immune de toute influence extérieure. La démarche du « *philosophe-économiste* » consiste non pas à invalider l'existence de la Vision et de l'Analyse, mais à repenser leurs rapports. Il s'agit d'utiliser la philosophie économique comme une méthode ou une boîte à outils permettant une lecture critique des textes, et ce, afin d'être une aide à disposition des économistes pour éclairer la théorie économique en mettant en avant les apories, les limites ou les implications qui les traversent. Schumpeter présente une conception *diachronique* dans laquelle l'Analyse succède à la Vision : la première étant exempte de toute influence idéologique et philosophique. La philosophie économique entend lui substituer une conception *synchronique* dans laquelle Vision et Analyse sont intimement liées.

L'acte fondateur de la démarche scientifique réside donc dans une forme de séparation entre les valeurs et l'objectivité. Jacques Monod, dans son essai sur la philosophie des sciences intitulé *Le hasard et la nécessité* précise que « le seul *a priori*, pour la science, est le postulat

d'objectivité » (Monod, [1970] 2014, 133). Ce postulat d'objectivité, en tant que séparé des jugements de valeur, agit comme une condition de possibilité du discours scientifique et, par-là, se trouve créateur de la science :

Du moment où l'on pose le postulat d'objectivité comme condition nécessaire de toute vérité dans la connaissance, la distinction radicale, indispensable à la recherche de la vérité elle-même, est établie entre le domaine de l'éthique et celui de la connaissance. (*ibid.*, 218)

Ainsi, la démarche schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse correspond tout à fait à cet *a priori* qui fonde la possibilité de tout discours scientifique : une séparation entre l'objectivité comme condition de la connaissance d'une part et les valeurs morales d'autre part. En reculant les jugements de valeur et l'idéologie dans un moment pré-analytique, Schumpeter assure que la démarche analytique et scientifique garantira la possibilité de dire des énoncés objectifs. Cependant, Jacques Monod propose une interprétation de cet *a priori* qui est tout à fait instructif dans le rapport critique de la philosophie économique envers la méthode Vision/Analyse. En effet, la démarche qui consiste à séparer la possibilité d'un discours objectif exempt d'implication normative se révèle *finalement* comme une posture éthique. Monod considère que « la définition même de la connaissance "vraie" repose en dernière analyse sur un postulat d'ordre éthique » (*ibid.*, 217) :

Cet interdit, ce "premier commandement" qui fonde la connaissance objective, n'est pas lui-même et ne saurait être objectif : c'est une règle morale, une *discipline*. La connaissance vraie ignore les valeurs, mais il faut pour la fonder un jugement, ou plutôt un *axiome* de valeur. Il est évident que de poser le postulat d'objectivité comme condition de la connaissance vraie constitue un choix éthique et non un jugement de connaissance puisque, selon le postulat lui-même, il ne pouvait y avoir de connaissance "vraie" antérieure à ce choix arbitral. (*ibid.*, 220)

Ce raisonnement s'applique tout particulièrement à la démarche schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse. En effet, pour conclure à la distinction radicale entre un moment analytique exempt d'infléchissements idéologiques d'une part et un moment pré-analytique composé de préconceptions idéologiques, philosophiques, éthiques d'autre part, Schumpeter n'a pas pu utiliser cette méthode de la Vision et de l'Analyse garante de l'objectivité, car pour mettre au jour cet énoncé objectif, il faut avoir à disposition la méthode Vision/Analyse. En dernier recours, la séparation entre la science et l'idéologie repose donc sur un postulat d'ordre éthique. Car sans la méthode de la Vision et de l'Analyse comme critère d'objectivité, il n'est pas possible de dire un énoncé objectif.

Finalement, la séparation aussi radicale de l'objectivité et des valeurs ou bien, de l'idéologie et de la science, est permise en dernière analyse par un *choix éthique*. Selon Monod, « accepter le postulat d'objectivité, c'est donc énoncer la proposition de base d'une éthique :

l'éthique de la connaissance » (*ibid.*). Ainsi, la distinction schumpétérienne de la Vision et de l'Analyse ne fait pas exception. En voulant inscrire sa démarche dans la science, Schumpeter fait reposer la distinction Vision/Analyse en dernière instance sur un choix éthique, voire sur un *acte de foi* dans la mesure où « ce premier commandement » s'apparente selon Monod à une distinction entre le profane et le sacré héritée des pratiques de l'Église (*ibid.*, 218).

Toutefois, la philosophie économique ne disqualifie nullement la démarche analytique, mais permet de penser la possibilité de la persévérance de l'éthique et de la philosophie dans la théorie économique. Appliquer la méthode de la philosophie économique à la théorie schumpétérienne elle-même permet d'entrevoir une autre porte d'entrée à son œuvre qui passe précisément par la mise au jour de la problématique philosophique qui traverse ses écrits.

3.3 L'émergence de la nouveauté comme problématique philosophique

La démarche consistant à reconstruire la « Vision » de Schumpeter en tentant d'appliquer à sa théorie ses propres considérations méthodologiques est devenue un lieu commun des études schumpétériennes (Clemence et Doody, 1950 ; Shionoya, 2008 ; Reisman, 2004). Ainsi, comprendre l'œuvre analytique de Schumpeter passe par la mise au jour de cet « effort de connaissance pré-analytique » par lequel il est lui-même passé, tant sur le plan idéologique que sur le plan philosophique. Santarelli et Pesciarelli exposent de manière convaincante les origines et le contenu de la vision schumpétérienne et démontrent qu'elle se situe dans une forme d'élitisme nietzschéen qui repose sur la croyance en une division entre deux types d'hommes : le type hédoniste-statique et le type énergétique-dynamique (Santarelli et Pesciarelli, 1990). Yuichi Shionoya étend et approfondit cette vision élitiste de Schumpeter pour en faire une distinction ontologique plus fondamentale encore (Shionoya, 2008).

« Diviser au couteau » la démarche scientifique de Schumpeter entre un moment de la Vision et un moment de l'Analyse reviendrait à pratiquer la méthodologie schumpétérienne à laquelle nous ne souscrivons pas. La philosophie économique, au contraire, porte dans ses méthodes une possibilité de lecture critique de la démarche schumpétérienne en proposant non pas de mettre l'idéologie et la philosophie hors-le-jeu mais en prenant à bras le corps les contenus philosophiques de la théorie schumpétérienne.

Plutôt que de reconstruire la vision de Schumpeter, laquelle serait préalable et séparée de son analyse, nous souhaitons saisir la problématique philosophique souterraine, laquelle est permanente et traverse son œuvre. Pour ce faire, nous adoptons une démarche similaire à celle entreprise par Daniel Diatkine dans son étude sur Adam Smith dans laquelle il cherche « à reconstituer les *questions* philosophiques originaires auxquelles la *Théorie des sentiments moraux* [...] et la [*Richesse*

des Nations] répondent, questions *oubliées* parce que recouvertes par les lectures successives qui en ont été faites » (Diatkine, 2019, 15). Tout comme Adam Smith, Schumpeter est l'un de ces « grands économistes » (Heilbroner, [1953] 2001) qui ont fait l'objet de multiples interprétations successives et sélectives. En ce sens, « un grand économiste est un économiste qui a une vision, c'est-à-dire qui a une conception de l'économie et à partir de cette conception de l'économie une conception du monde et de l'histoire » (Mardellat, 2016, 124). Notons que le terme « vision » ne renvoie pas ici exactement à l'usage qu'en fait Schumpeter, mais plus largement à « une pensée du monde (*eine Weltanschauung*) » (*ibid.*, 127). Uskali Mäki considère, dans la même veine, que les théories économiques véhiculent des « engagements ontologiques » qu'il convient de mettre au jour :

The contents and confines of the economic realm are suggested by the ontological commitments that economists hold. A set of such commitments has the nature of a *Weltanschauung*, a fundamental world view with a focus on a selection of economically relevant aspects of the world. (Mäki, 2001, 4-5)

Lire les œuvres de Schumpeter dans une démarche de philosophe-économiste permet d'entrevoir une autre porte d'entrée à son œuvre qui ne passe pas immédiatement par l'entrepreneur, l'innovation ou même le crédit, comme c'est traditionnellement le cas (Blaug, 1989). Pour cela, il faut reconstituer la « *question philosophique originaire* » de Schumpeter que les lectures successives ont parfois éloignée. Le questionnement philosophique fondamental de Schumpeter réside plus largement dans *l'émergence de la nouveauté*. L'apparition, la diffusion et les conséquences de la nouveauté dans une situation donnée apparaissent en filigrane à tous les moments de l'œuvre schumpétérienne. À tel point que David Reisman constate que « *newness is the leitmotif* » (Reisman, 2004, 4). En effet, la *nouveauté* apparaît comme le « motif conducteur » de l'ensemble des écrits de Schumpeter, ou du moins, le motif auquel ses écrits reviennent sans cesse au point de donner une cohérence d'ensemble à son œuvre. Schumpeter définit la nouveauté comme suit :

L'émergence de la nouvelle façon de voir, de la nouvelle technique, du nouveau tout simplement, ce qui modifie le matériau jusque-là observé et le remplace par quelque chose qui réagit différemment aux variations des données. (Schumpeter, [1932] 2013, 119)

La nouveauté est donc une modalité du changement et de la transformation d'une situation donnée en une autre situation du fait de l'apparition d'une modification du matériau originel. La question de la nouveauté chez Schumpeter se divise en plusieurs niveaux de réflexion : d'abord, *la localisation* de l'émergence de la nouveauté. Dans le processus du changement, il est possible d'isoler et de localiser l'apparition du nouveau, c'est-à-dire d'en saisir le moment et le lieu. Puis,

il est possible d'étudier les mécanismes de *la diffusion* de la nouveauté dans les différentes sphères de la vie sociale. Ensuite, la diffusion de la nouveauté s'accompagne par *des effets* sur l'environnement dans lequel elle émerge et sur les individus qui évoluent dans ledit environnement. Schumpeter poursuit sa question fondamentale jusqu'à soulever une réflexion philosophique sur *les origines* de la nouveauté (Jaeger, 2013, 24) : pourquoi les nouvelles manières de faire, les nouvelles techniques, les nouveautés apparaissent-elles ?

Cependant, Schumpeter n'est pas philosophe et se présente comme un *théoricien* de l'économie. Il s'agit donc d'appliquer cette problématique générale à la sphère économique : Schumpeter entend théoriser la nouveauté sous la forme de l'introduction d'innovations dans le circuit de l'économie statique. Dans les *Business Cycles*, il admet :

The writer believes, although he cannot stay to show, that the theory here expounded is but a special case, adapted to the economic sphere, of a much larger theory which applies to change in all spheres of social life, science and art included. (Schumpeter, [1939] 2017, 97)

La réflexion philosophique plus large sur la localisation, la diffusion, les effets et l'origine de la nouveauté est plus claire dans des textes moins connus de Schumpeter. Le chapitre 7 de la première édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* (Schumpeter, [1911] 2002 ; [1911] 2013) constitue une source de première importance. Tout simplement supprimé dans les éditions ultérieures, ce chapitre a fait l'objet d'études récentes sur les raisons de sa suppression et de l'importance de sa considération (Becker et Knudsen, 2002 ; Peukert, 2003 ; van Meerhaeghe, 2003) pour comprendre l'œuvre schumpétérienne. Si le « chapitre perdu » de la première édition de la *Théorie de l'évolution économique* a depuis été « retrouvé » par les économistes, il est un autre texte traduit récemment en français qui demeure méconnu. Dans ce court article de 1932 destiné à son ami Emil Lederer et intitulé sobriement « *Entwicklung* » (Schumpeter, [1932] 2013 ; [1932] 2005), Schumpeter déploie sa réflexion philosophique sur l'origine de la nouveauté plus en avant encore.

La question philosophique de Schumpeter s'exprime par la problématique générale suivante : Comment la nouveauté émerge-t-elle et quels sont ses impacts sur la situation dans laquelle elle émerge ? Comment une situation donnée est-elle modifiée au point de devenir une autre situation ? Comment passe-t-on de l'une à l'autre ? Autrement dit, comment peut-on rendre compte théoriquement du passage de l'habitude et de la routine à la nouveauté ? Enfin, quelle est son origine ? Qu'est-ce qui explique son apparition et son émergence ?

L'étude de la nouveauté implique la définition de deux situations : une situation initiale et une situation finale. La nouveauté apparaît dans la situation initiale et la modifie suffisamment pour en faire une autre situation. Il n'est pas possible dans le contexte de cet article d'entrer dans les détails de l'édifice théorique schumpétérien consécutif à

ces problématiques. Cependant, tout l'enjeu de l'œuvre schumpétérienne est précisément de saisir ces modifications dans la sphère économique. Mais, plus en avant, Schumpeter nourrissait l'ambition d'une *théorie générale de la nouveauté* qui s'appliquerait à l'ensemble des sphères de la vie sociale (Velardo, 2021).

À tout moment, un domaine de la vie sociale peut être considéré comme « statique. » Autrement dit, une situation particulière est le résultat d'un ensemble de données et constitue un environnement stable qui configure la norme du domaine en particulier. Comme en économie, la statique est insuffisante pour expliquer le devenir social : elle permet d'expliquer une situation particulière, mais aucunement d'expliquer l'émergence de la nouveauté. La « dynamique », au contraire, rend compte du processus d'émergence de la nouveauté. La dichotomie statique-dynamique, utile pour expliquer l'émergence des innovations en économie, permet également d'expliquer l'émergence de toute nouveauté dans les autres domaines de la vie sociale.

La philosophie économique a pour vertu de lire les économistes à l'aune des questions philosophiques fondamentales qui traversent leurs œuvres de manière souterraine. La question de la *nouveauté* est, de bord à bord, la question centrale de l'œuvre schumpétérienne. Séparer la philosophie et l'idéologie de l'œuvre analytique en tant que telle, ainsi que le préconise Schumpeter lui-même avec le découpage d'une Vision et d'une Analyse, ne permet pas de saisir et de localiser les questions philosophiques présentes dans les théories économiques. Les lunettes de philosophe-économiste éclairent les apories et les zones d'ombres de toute théorie économique véhicule avec elle.

Conclusion

La distinction schumpétérienne entre la Vision et l'Analyse permet de développer une conception positive de la science, laquelle se retrouve immune de toute dimension normative par le retrait de l'idéologie, de la philosophie, des croyances et de toute forme de normativité en dehors de la procédure scientifique : dans un moment pré-analytique qu'est la Vision. La science est dès lors conçue par Schumpeter comme un « connaissance outillée » qui passe par la maîtrise d'un certain nombre de techniques qui distinguent le scientifique du profane et du praticien et qui, grâce à la construction d'une procédure scientifique stricte et excluante, permet d'autonomiser la science à la fois des autres sciences – en vertu de la Doctrine Monroe – mais également de tout ce qui ne relève pas de la science – la normativité, les jugements de valeur, l'idéologie et la philosophie.

Or, une lecture critique de cette méthode schumpétérienne avec les outils de la philosophie économique permet d'en montrer les limites. À rebours de la conception schumpétérienne, la philosophie économique invite à repenser les rapports de la Vision et de l'Analyse pour

envisager la possibilité d'une permanence de la première dans la seconde. Ceci ne disqualifie nullement le discours scientifique, mais permet d'interroger les fondements philosophiques et idéologiques qui traversent les théories économiques. Ce faisant, la philosophie économique est moins un pourfendeur de la théorie économique qu'un ensemble d'outils permettant d'éclairer les théories économiques en explicitant les apories, les limites et les implications philosophiques et idéologiques qui les traversent. La philosophie économique permet ainsi, par une remise en question de la neutralité de la science, de mettre au jour la dimension philosophique et idéologique de la division schumpétérienne entre la Vision et l'Analyse.

Lire Schumpeter en philosophe-économiste permet d'appréhender la dimension philosophique de son œuvre qui s'avère permanente à la dimension théorique et analytique. Ce faisant, il est possible d'avoir une porte d'entrée à l'œuvre de Schumpeter qui ne passe pas directement par l'entrepreneur et l'innovation, mais qui considère la problématique philosophique générale, à savoir l'émergence de la nouveauté. Ainsi, la théorie économique schumpétérienne de l'innovation et de l'entrepreneur apparaît comme un développement régional ou une application particulière au domaine restreint de l'économie d'une réflexion plus large sur la nouveauté. Schumpeter applique à l'économie un modèle explicatif de la nouveauté, et plus largement du changement, qui s'avère tout aussi fécond pour expliquer la nouveauté dans l'art et la science.

La philosophie économique pratiquée comme méthode de lecture critique des textes en vue d'explicitier leurs implications philosophiques et idéologiques permet d'éclairer les théories économiques en vue de les consolider et ensuite de proposer des grilles de lecture renouvelée des théories et des auteurs. La philosophie économique est à rechercher sur le chemin de l'économie politique et ne peut s'exercer qu'au prix d'une remise en question plus vaste de la science économique comme science positive, telle que défendue, entre autres, par Schumpeter.

Références bibliographiques

- Aghion, Philippe, Céline Antonin, et Simon Bunel. 2020. *Le pouvoir de la destruction créatrice*. Paris : Odile Jacob.
- Andersen, Esben Sloth. 2009. *Schumpeter's Evolutionary Economics: A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Engine of Capitalism*. London : Anthem Press.
- Arena, Richard, et Cécile Dangel-Hagnauer. 2002. *The Contribution of Joseph Schumpeter to Economics : Economic Development and Institutional Change*. London & New-York: Routledge.
- Arena Richard. 1992. Schumpeter after Walras: "économie pure" or "stylized facts"? In Stanley Todd Lowry (ed.), *Contributions to the History of*

- Economics. Selected papers from the History of Economics Conference 1990*. Aldershot: Edward Elgar : 124-143.
- Aso, Pier Francesco, et Emilio Barucci. 1989. On the History of the History: the Unpublished Introduction of Schumpeter's History of Economic Analysis. *Storia del pensiero economico. Bollettino di informazione*, 17 : 41-59.
- Aufricht, Hans. 1958. The Methodology of Schumpeter's "History of Economic Analysis". *Journal of Economics*, 18(4) : 384-441.
- Baranzini, Roberto. 1993. Walras e l'inopportunità dell'opposizione tra economia positiva e normativa. Dal 1860 alla seconda edizione degli *Éléments*. *Economia Politica*, X(3) : 381-416.
- Becker, Marcus C., et Thorbjørn Knudsen. 2002. Schumpeter 1911: Far-sighted Visions on Economic Development. *American Journal of Economics and Sociology*, 61(2) : 387-403.
- Berthoud, Arnaud. 1996. Penser l'économie de Schumpeter. *Innovations*. J.A. Schumpeter, Business Cycles et le capitalisme (4) : 9-13.
- Berthoud, Arnaud. 2002. *Essais de philosophie économique*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
- Blaug, Mark. 1989. Entrepreneurship Before and After Schumpeter. In *Economic History and the History of Economics*. Brighton: Wheatsheaf Books, 219-230.
- Blaug, Mark. 1991. *La méthodologie économique*. Paris: Economica.
- Boody-Schumpeter, Elizabeth. [1954a] 1983. Appendice de l'éditrice. In Joseph Aloïs Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique III. L'âge de la science*. Paris : Gallimard, 591-613.
- Boody-Schumpeter, Elizabeth. [1954b] 1983. Introduction de l'éditrice. In Joseph Aloïs Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique I. L'âge des fondateurs*. Paris : Gallimard, 11-121.
- Campagnolo, Gilles, et Jean-Sébastien Gharbi (eds). 2017. *Philosophie économique : un état des lieux*. Collection « E-conomiques ». Paris : Éditions matériologiques.
- Campagnolo, Gilles, et Jean-Sébastien Gharbi (eds). 2019. *Philosophie économique : une introduction*. Collection « E-conomiques ». Paris : Éditions matériologiques.
- Clemence, Richard V., et Francis Doody. 1950. *The Schumpeterian System*. Cambridge : Addison-Wesley Press.
- Collins, Randall. 1986. Weber and Schumpeter: Toward a General Sociology of Capitalism. In *Weberian Sociological Theory*. Cambridge & New York : Cambridge University Press, 117-142.
- Colliot-Thélène, Catherine. 2006. *La sociologie de Max Weber*. Paris : La Découverte.
- Cuin, Charles-Henry, et François Gresle. 2002. *Histoire de la sociologie*. Paris : La Découverte.
- Delas, Jean-Pierre, et Bruno Milly. 2015. *Essor de la sociologie appliquée aux États-Unis*. In *Histoire des pensées sociologiques*. Paris : Armand Colin, 95-110.
- Derathé, Robert. 1979. Quelques document sur Chateaubriand, Napoléon et les idéologues. *Revue européenne des sciences sociales*, 17(46) : 179-184.

- Diatkine, Daniel. 2019. *Adam Smith. La découverte du capitalisme et de ses limites*. Économie humaine. Paris : Éditions du Seuil.
- Durkheim, Émile. [1895] 2010. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Flammarion.
- Ebner, Alexander. 2003. The Institutional Analysis of Entrepreneurship: Historist Aspects of Schumpeter's Development Theory. In Jürgen G. Backhaus (ed.), *Joseph Alois Schumpeter: Entrepreneurship, Style, and Vision*, The European Heritage in Economics and the Social Sciences, 1. Boston : Kluwer Academic Publishers, 117-139.
- Faucci, Riccardo. 2007. Max Weber's Influence on Schumpeter. *History of Economic Ideas*, 15(1) : 111-133.
- Faucci, Riccardo, et Veronica Rodezno. 1998. Did Schumpeter Change his Mind? Notes on Max Weber's Influence on Schumpeter. *History of Economic Ideas*, 6(1) : 27-54.
- Ferraton, Cyrille. 2019. Vision et analyse chez Robert Heilbroner. *Revue d'histoire de la pensée économique*, 2(8) : 15-36.
- Festré, Agnès, et Eric Nasica. 2009. Schumpeter on Money, Banking and Finance: An Institutionalist Perspective. *The European Journal of the History of Economic Thought*, 16(2) : 325-356.
- Gislain, Jean-Jacques. 2000. La naissance de l'institutionnalisme : Thorstein Veblen. In Alain Béraud et Gilbert Faccarello (eds), *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 3 : Des institutionnalistes à la période contemporaine*. Paris : La Découverte, 74-115.
- Gislain, Jean-Jacques, et Philippe Steiner. 1995. *La sociologie économique 1890-1920. Émile Durkheim, Vilfredo Pareto, Joseph Schumpeter, François Simiand, Thorstein Veblen et Max Weber*. Paris : PUF.
- Hansen, Niles M. 1966. Schumpeter and Max Weber : Comment. *The Quarterly Journal of Economics*, 80(3) : 488-491.
- Heilbroner, Robert L. [1953] 2001. *Les Grands économistes*. Paris : Editions du Seuil.
- Heilbroner, Robert L., et William S. Milberg. 1995. *The Crisis of Vision in Modern Economic Thought*. New York : Cambridge University Press.
- Heinich, Nathalie. 2021. *Ce que le militantisme fait à la recherche*. Paris : Galimard.
- Hennis, Wilhelm. 1994. The Meaning of "Wertfreiheit" on the Background and Motives of Max Weber's "Postulate". Ulrike Brisson et Roger Brisson (trad.). *Sociological Theory*, 12(2) : 113-125.
- Hennis, Wilhelm. [1987] 1996. *La problématique de Max Weber*. Paris : PUF.
- Jaeger, Claude. 2013. Les repentirs de Schumpeter : le développement en tant que fait social total. In Claude Jaeger (ed.), *Le développement au sens de Schumpeter. Une mise en perspective de deux textes rares*. Paris : L'Harmattan.
- Kalinowski, Isabelle. 2005. Un savant très politique. In Max Weber, *La science, profession et vocation*. Marseille : Agone, 191-240.
- Keynes, John Neville. [1917] 1999. *The Scope and Method of Political Economy*. Fourth Edition. Kitchener : Batoche Books.
- Kolm, Serge-Christophe. 1986. *Philosophie de l'économie*. Paris : Editions du Seuil.

- Kurtakko, Janne. 2014. Schumpeter's Challenge to Economists: History, Theory, and Statistics as Key Competencies and Sociology as a Vision for the Future. *American Journal of Economics and Sociology*, 73(1) : 32-57.
- Lakomski-Laguerre, Odile. 2002. *Les institutions monétaires du capitalisme. La pensée économique de Schumpeter*. Paris : L'Harmattan.
- Lakomski-Laguerre, Odile. 2016. Joseph Schumpeter's Credit View of Money: A Contribution to a "Monetary Analysis" of Capitalism. *History of Political Economy*, 48(3) : 489-514.
- Leroux, Alain. 1999. Schumpeter, Hayek et le critère de l'idée fixe. In Alain Leroux et Alain Marciano (eds), *Traité de philosophie économique*. Bruxelles : De Boeck Université, 26-43.
- Leroux, Alain, et Alain Marciano (eds). 1999. *Traité de philosophie économique*. Ouvertures économiques. Balises. Bruxelles : De Boeck Université.
- MacDonald, Ronan. 1965. Schumpeter and Max Weber – Central Visions and Social Theories. *The Quarterly Journal of Economics*, 79(3) : 373-396.
- Mäki, Uskali (ed.) 2001. *Economic Ontology: What? Why? How? In The Economic World View. Studies in the Ontology of Economics*. Cambridge & New York: Cambridge University Press, 3-14.
- Mankiw, N. Gregory. 2015. *Macroéconomie*. Bruxelles & Paris : De Boeck.
- Mann, Fritz Karl. 1970. Einführung des Herausgebers. In Joseph A. Schumpeter, *Das Wesen des Geldes*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, VII-XXVII.
- Mardellat, Patrick. 2013. Qu'est-ce que la philosophie économique ? *Cahiers d'économie politique / Papers in Political Economy*, 2(65) : 7-35.
- Mardellat, Patrick. 2016. Pourquoi lire les grands auteurs en économie ? *Petites Pensées*, 1 : 122-128.
- Marx, Karl. [1857] 2014. *Contribution à la critique de l'économie politique. Introduction aux Grundrisse dite « de 1857 »*. Guillaume Fondu et Jean Quétier (trad). Paris : Éditions sociales.
- McCraw, Thomas K. 2007. *Prophet of Innovation. Joseph Schumpeter and Creative Destruction*. Cambridge : The Belknap Press of Harvard University Press.
- Meerhaeghe, Marcel A. G. van. 2003. The Lost Chapter of Schumpeter's 'Economic Development'. In Jürgen Backhaus (ed.), *Joseph Alois Schumpeter Entrepreneurship, Style and Vision, The European Heritage in Economics and the Social Sciences*, 1. Boston : Kluwer Academic Publishers, 233-244.
- Messori, Marcello. 1997. The Trials and Misadventures of Schumpeter's Treatise on Money. *History of Political Economy*, 29(4) : 639-673.
- Mongin, Philippe. 2000. La méthodologie économique au XXe siècle. Les controverses en théories de l'entreprise et la théorie des préférences révélées. In Alain Béraud et Gilbert Faccarello (eds), *Nouvelle histoire de la pensée économique. Tome 3 : des institutionnalistes à la période contemporaine*. Paris : La Découverte, 340-378.
- Mongin, Philippe. 2018. Les origines de la distinction entre positif et normatif en économie. CNRS & HEC Paris.

- Monod, Jacques. [1970] 2014. *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*. Paris : Éditions du Seuil.
- Mouchot, Claude. [1996] 2003. *Méthodologie économique*. Paris : Editions du Seuil.
- Osterhammel, Jürgen. [1987] 2006. Varieties of Social Economics: Joseph A. Schumpeter and Max Weber. In Wolfgang J. Mommsen et Jürgen Osterhammer (eds), *Max Weber and his Contemporaries*. New York : Routledge, 106-120.
- Peukert, Helge. 2003. The Missing Chapter in Schumpeter's The Theory of Economic Development. In Jürgen Backhaus (ed.), *Joseph Alois Schumpeter Entrepreneurship, Style and Vision, The European Heritage in Economics and the Social Sciences*, 1. Boston : Kluwer Academic Publishers, 221-232.
- Popper, Karl. 1963. *Conjectures and Refutations. The Growth of Scientific Knowledge*. Routledge : London.
- Potier, Jean-Pierre. 2015. Joseph A. Schumpeter et la conjoncture économique des années 1930-1940 : dépression, stagnation ou signes avant-coureurs du déclin du capitalisme ? *Revue économique*, 66(5) : 993-1019.
- Quiquerez, Guillaume. 2015. Essais sur la définition de la philosophie économique. *Revue de philosophie économique*, 16(2) : 41-72.
- Reisman, David A. 2004. *Schumpeter's Market: Enterprise and Evolution*. Cheltenham, UK and Northampton, MA : Edward Elgar Publishing.
- Rosier, Michel. 1985. Le couteau et la dialectique (Schumpeter et Marx, historiens de la réflexion économique). In Ghislain Deleplace et Patrick Maurisson (eds), *L'Hétérodoxie dans la pensée économique : K. Marx, J.M. Keynes, J.A. Schumpeter*, Cahiers d'économie politique, 10-11. Paris : Anthropos, 445-463.
- Ross, Dorothy. 1991. *The Origins of American Social Science*. Cambridge & New York : Cambridge University Press.
- Roucek, Joseph S. 1944. A History of the Concept of Ideology. *Journal of the History of Ideas*, 5(4) : 479-488.
- Santarelli, Enrico, et Enzo Pesciarelli. 1990. The Emergence of a Vision: The Development of Schumpeter's Theory of Entrepreneurship. *History of Political Economy*, 22(4) : 677-696.
- Schumpeter, Joseph Alois. 1908. *Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie*. Leipzig : Verlag von Duncker & Humblot.
- Schumpeter, Joseph Alois. [1908] 2010. *The Nature and Essence of Economic Theory*. London : Transaction Publishers.
- Schumpeter, Joseph Alois. [1910] 2003. How Does One Study Social Science? *Society*, 40 : 57-63.
- Schumpeter, Joseph Alois. [1911] 2002. The Economy as a Whole. Seventh Chapter of The Theory of Economic Development. *Industry and Innovation*, 9(1/2) : 93-145.
- Schumpeter, Joseph Alois. [1911] 2013. Chapitre 7. Le tableau d'ensemble de l'économie. In Claude Jaeger (ed.), *Le développement au sens de Schumpeter. Une mise en perspective de deux textes rares*. Cahiers d'économie politique. Paris : L'Harmattan.

- Schumpeter, Joseph Aloïs. 1914. *Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte. Vol. I. Abteilung, Wirtschaft und Wirtschaftswissenschaft. Grundriss der Sozialökonomik*. Tübingen : J. C. B. Mohr.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1914] 1952. Die "positive" Methode in der Nationalökonomie. In Arthur Spiethoff et E. Schneider (eds), *Aufsätze zur ökonomischen Theorie*. Tübingen : J. C. B. Mohr, 549-552.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1914] 1962. *Esquisse d'une histoire de la science économique des origines jusqu'au début du XXe siècle*. Georges-Henri Bousquet (trad). Paris : Dalloz.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1919–1927] 1984. *Impérialisme et classes sociales*. Paris : Flammarion.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1920] 1991. Max Weber's Work. In Richard Swedberg (ed.), *The Economics and Sociology of Capitalism*. Princeton & New Jersey : Princeton University Press: 220-229.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1932] 1952. Das Woher und Wohin unserer Wissenschaft. In Arthur Spiethoff et E. Schneider (eds), *Aufsätze zur ökonomischen Theorie*. Tübingen : J. C. B. Mohr, 598-608.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1932] 2005. Development. Marcus C. Becker et Thorbjørn Knudsen (trad). *Journal of Economic Literature*, 43(1) : 108-120.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1932] 2013. Entwicklung. Eine Festgabe für Emil Lederer. In Claude Jaeger (ed.), *Le développement au sens de Schumpeter. Une mise en perspective de deux textes rares*. Paris : L'Harmattan.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1933] 1991. The Common Sense of Economics. In Richard V. Clemence (ed.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*. London: Transaction Publishers: 100-107.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1936] 1991. Review of Keynes's General Theory. In Richard V. Clemence (ed.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*. London : Transaction Publishers, 160-164.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1939] 2017. *Business Cycles, Volume 1. A Theoretical, Historical, and Statistical Analysis of the Capitalist Process*. Eastford, CT : Martino Fine Books.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1940] 1991. The Meaning of Rationality in the Social Sciences. In Richard Swedberg (ed.), *The Economics and Sociology of Capitalism*. Princeton & New Jersey : Princeton University Press, 316-338.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1941] 1991. An Economic Interpretation of Our Time: The Lowell Lectures. In Richard Swedberg (ed.), *The Economics and Sociology of Capitalism*. Princeton & New Jersey : Princeton University Press, 339-400.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1942] 2021. *Théorie de la destruction créatrice*. Paris : Payot Rivages.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1949] 1991. Science and Ideology. In Richard V. Clemence (ed.), *Essays: On Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles and the Evolution of Capitalism*. London : Transaction Publishers, 272-286.

- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1950] 1989. Some Questions of Principles. Pier Francesco Asso et Emilio Barucci (eds). *Storia del pensiero economico. Bollettino di informazione*, 17 : 46-59.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1954a] 1983. *Histoire de l'analyse économique I. L'âge des fondateurs*. Paris : Gallimard.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1954b] 1983. *Histoire de l'analyse économique II. L'âge classique*. Paris : Gallimard.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1954c] 1983. *Histoire de l'analyse économique III. L'âge de la science*. Paris : Gallimard.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1954] 2009. *History of Economic Analysis*. London : Routledge.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1970a] 2005. *Théorie de la monnaie et de la banque. I. L'essence de la monnaie*. Paris : L'Harmattan.
- Schumpeter, Joseph Aloïs. [1970b] 2005. *Théorie de la monnaie et de la banque. II. Théorie appliquée*. Paris : L'Harmattan.
- Shionoya, Yūichi. 1997. *Schumpeter and the Idea of Social Science: A Metatheoretical Study*. Cambridge, MA : Cambridge University Press.
- Shionoya, Yūichi. 2005a. Instrumentalism in Schumpeter's Economic Methodology. In *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, The European Heritage in Economics and the Social Sciences, 2. New York : Springer, 65-96.
- Shionoya, Yūichi. 2005b. Joseph Schumpeter and the German Historical School. In *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, The European Heritage in Economics and the Social Sciences, 2. New York : Springer, 51-64.
- Shionoya, Yūichi. 2005c. The Science and Ideology of Schumpeter. In *The Soul of the German Historical School: Methodological Essays on Schmoller, Weber, and Schumpeter*, The European Heritage in Economics and the Social Sciences, 2. New York : Springer, 133-162.
- Shionoya, Yūichi. 2008. Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration. In Yūichi Shionoya et Tamotsu Nishizawa (eds), *Marshall and Schumpeter on Evolution. Economic Sociology of Capitalist Development*. Northampton : Edward Elgar Publishing, 15-35.
- Smith, Adam. [1776] 2002. *Recherche sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations. Livres III et IV*. Paris : Economica.
- Steiner, Philippe. 1998. *Sociologie de la connaissance économique, Essai sur les rationalisations de la connaissance économique (1750-1850)*. Paris : PUF.
- Swedberg, Richard. 1991a. Joseph A. Schumpeter. The Man and His Work. In Joseph Aloïs Schumpeter, *The Economics and Sociology of Capitalism*. Princeton, NJ : Princeton University Press, 3-98.
- Swedberg, Richard. 1991b. *Schumpeter: A Biography*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Swedberg, Richard, et Ola Agevall. 2016. *The Max Weber Dictionary: Key Words and Central Concepts*. Stanford, CA : Stanford University Press.
- Tichy, Gunther. 1984. Schumpeter's Monetary Theory. An Unjustly Neglected Part of His Work. In Christian Seidl (ed.), *Lectures on Schumpeterian Economics: Schumpeter Centenary Memorial Lectures Graz, 1983*. Berlin : Springer, 125-138.

- Vallet, Guillaume. 2019. L'éthique dans l'acte de recherche en sciences sociales : les apports de la pensée négligée d'Albion W. Small. *Revue du MAUSS*, 2(54) : 329-355.
- Veblen, Thorstein. 1899. The Preconceptions of Economic Science. *The Quarterly Journal of Economics*, 13(4) : 121-150.
- Velardo, Tristan. 2021. La création chez Schumpeter : entre don et appropriation. *Revue d'histoire de la pensée économique*, 1(11) : 87-117.
- Velardo, Tristan, et Thomas E. Lambert. 2020. Schumpeter, Sweezy, the Financial System, and Innovation: Small versus Big Business. *International Review of Entrepreneurship*, 18(3) : 447-466.
- Walras, Léon. [1874] 1988. *Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale. Œuvres économiques complètes, VIII*. Paris : Economica.
- Weber, Max. [1917] 1965. Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques. In *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Librairie Plon.
- Weber, Max. [1917] 2003. La profession et la vocation de savant. In *Le savant et le politique*, traduit par Catherine Colliot-Thélène. Paris : Découverte, 61-110.